

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue DROUOT
à l'Hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur
RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)
TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102-46 — 102-47 — 102-49

ABONNEMENT
Trois mois Six mois Un an
Seine-et-Oise..... 45 » 30 » 60 »
Départements..... 48 75 37 50 75 »
Union postale..... 21 50 43 » 86 »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2 ET 3

Le futurisme : F.-T. MARINETTI.
La Vie de Paris : « Le Roi » à l'Elysée...
Palace : UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.
Le complot Caillaux : UN RENDEZ-VOUS.
Le commerce franco-anglais menacé : LOUIS CHEVREUSE.
Le five o'clock du « Figaro » : FABIEN.
La Chambre : Histoire d'un instituteur : P. PERDUS.
Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.
Comment voterons-nous ? : La représentation proportionnelle : GEORGES BURDON.

PAGES 4, 5 ET 6

La Mode au théâtre : GHENYA.
Une curieuse aventure : CHARLES DAZZATS.
Le monde religieux : La dissolution de la diocésane de la Gironde : JULIEN DE NARFON.
En Allemagne : Nuremberg... — La Franconie : JULES HURST.
Les Théâtres : Gymnase : « L'Âne de Buridan » : FRANCIS CHEVASSU. — Théâtre Alexandre : Répétition générale de « La Ville morte » : R. M.
Dessin : Au Gymnase : « L'Âne de Buridan » : DE LOSQUES.
« L'Âne de Buridan » : ROBERT DE FLERS ET G.-A. DE CAILLAVET.

Le Futurisme

M. Marinetti, le jeune poète italien et français, au talent remarquable et fougueux, que de retentissantes manifestations ont fait connaître dans tous les pays latins, suit d'une pléiade d'enthousiastes disciples, vient de fonder l'Ecole du « Futurisme » dont les théories dépassent en hardiesse toutes celles des écoles antérieures ou contemporaines. Le *Figaro* qui a déjà servi de tribune à plusieurs d'entre elles, et non des moindres, offre aujourd'hui à ses lecteurs le manifeste du « Futurisme ». Est-il besoin de dire que nous laissons au signataire toute la responsabilité de ses idées singulièrement audacieuses et d'une outrance souvent injuste pour des choses éminemment respectables et, heureusement, partout respectées ? Mais il était intéressant de réserver à nos lecteurs la primauté de cette manifestation, quel que soit le jugement qu'on porte sur elle.

Nous avions veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquées dont les coupes de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pour tant de coups électriques. Et tout en pifant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avions discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs !

El nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautant, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrave. Comme nous écoutions la prière étendue du vieux canal et crissier les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugissent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis ! Parlons ! Enfin, la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers anges ! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous ! Parlons ! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre !... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'écrit pour la première fois dans nos ténébres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines rénaissantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongai sur la mienne...

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Ça et là, des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves !

Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent !... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insatiables réservoirs de l'Absurde !

Comme j'avais dit ces mots, le virai brusquement à son moi-même et livra sa folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cycistes me désapprouvent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondolement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui ! Pouah !... Je coupai court et, par dégoût, je me flânai dans un fossé...

Oh ! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse ! Fossé d'usine ! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante !

Le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs intimes et de suite céleste, portant

nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes vivants de la terre :

Manifeste du Futurisme

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fébrile, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.

4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux, tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui à l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la Victoire de Samothrace.

5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.

6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, élan et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.

7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconscientes, pour les sommer de se coucher devant l'homme.

8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible ? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde, — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte ; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes avalées de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la couteillerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flirant l'horizon ; les locomotives aux bonds de poulx qui piaffent sur les rails, felds d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice à des claquements de drapeaux et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et intolérante, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicéroniens et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le marché des brocanteurs qui fournissaient au monde le mobilier de nos ancêtres, sans cesse renouvelé et soigneusement mitraillé pour simuler le travail des tartelettes vénérables. Nous voulons débarrasser l'Italie des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières !... Identiques vraiment dans leur sinistre couloir de corps qui ne se connaissent pas. D'ordres publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres hais ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an !... Nous pouvons bien l'admettre !... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Jocande*, nous le concevons !... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas !

Admirer un vieux tableau, c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés ?

En vérité, la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières effroies perdus, ces calvaires de rêves courtois, ces registres d'élans brisés...) est pour les artistes ce qu'est la tulle prolongée des parents pour des jeunes gens intelligents, parents de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes* !

Vient donc des bons incendiaires aux doigts carbonisés !... Les voici ! Les voici ! Et boulez donc le feu aux rayons des bibliothèques ! Défournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées !... Oh ! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses ! A vous les pioches et les marteaux !... Sapez les fondements des villes vénérables !

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans ; nous avons donc au moins dix ans

pour accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles !... Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar planoté par la pluie monotone, accroupis près de nos aéroplanes tripudians, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que font nos livres d'aujourd'hui flambant galement sous le vit éteint de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, hâlants d'angoisse et de dépit, et, tous, exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élançant pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine injustice éclatera radicalement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous n'ont encore trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'apre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine.

Regardez-nous ! Nous ne sommes pas essouffés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue ! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse ! Cela vous étonne ? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu !... Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi insolent aux étoiles !

F.-T. Marinetti.

LA VIE DE PARIS

« Le Roi » à l'Elysée... Palace

Il y eut avant-hier soir dans tous les théâtres de Paris, à l'heure où généralement s'éteignent les dernières chandelles et où les artistes remplacent en hâte par leurs sombres vêtements familiers les somptueux et éclatants oripeaux professionnels, un inusité et tout à fait surprenant branle-bas !

Les lampes électriques restèrent allumées dans les loges et chacun échangea au contraire ses costumes de théâtre contre des travestissements plus éclatants et plus somptueux encore : c'est que tous les artistes de Paris étaient conviés à venir fêter la 20^e représentation du *Roi*, le magnifique succès du théâtre des Variétés !

Et à l'heure où, les autres nuits, filent seulement dans l'immense avenue quelques autos silencieuses ramenant vers les Passy ou les Auteuil les amateurs de spectacle, c'était la curiosité et l'interrompue chevauchée des HP de tous formats, de tous moteurs et de tous vernis.

Les autos s'arrêtaient devant la porte illuminée de l'Elysée-Palace et, entre deux haies de curieux acharnés autant que noctambules, déposaient des petits paquets de soie fourrés qui étaient des femmes costumées, et des pantins plus ou moins comiques qui étaient des hommes déguisés.

Le seul franchi, il fallait montrer patte blanche et carte beige personnelle à trois juges revêtus de pourpre qui, gravement, pointaient les arrivants sur une feuille de contrôle. Quand on avait franchi Minos, Eaque et Rhadamante, il fallait remettre sa carte à un cerbère, et alors seulement on était autorisé à recevoir la poignée de main de bienvenue d'un doge à lorgnon souriant, qui n'était autre que Fernand Samuel, directeur de l'heureux théâtre des Variétés et maire du palais sans soucis du triomphant roi de Cerdagne.

Une foule compacte et bigarrée, composée de plus jolies actrices de Paris et de tous les hommes qui de tout près ou d'extrême lointain ont des raisons de s'intéresser aux choses du théâtre, allait et venait dans les immenses salons éclairés à giorno, chacun examinant son voisin et s'amusant de reconnaître tout à coup sous l'accoutrement le plus baroque et le plus imprévu un grave confrère inséparable, dans son souvenir, de la plus sévère jaquette ou de la plus solennelle redingote !

Quand il parut que tous les privilégiés de cette fête ravissante devaient être arrivés, on vit s'avancer, puis se former en rond une fanfare de gardes républicains, qui, sous la conduite d'un chef de musique grassouillet à la mine et aux gestes prodigieusement comiques, se mit à défilé le répertoire classique des concerts de jardins publics... Il fallut à la foule quelques instants pour reconnaître sous ces uniformes tous les artistes des Variétés soufflant dans des instruments bigophones, au rythme de la baguette de l'impayable Guy. Ce fut un éclatement de rires et de bravos, qui devint de la frénésie quand Max Dearly fit entendre, accompagné en sourdine par ses camarades, la classique solo de piston des auditions en plein air.

La fanfare ayant ensuite entonné la *Marche de Cerdagne*, on vit entrer sur un cheval en carton à jupe le roi Jean IV lui-même, escorté d'un état-major chevauchant également des coursiers provenant de la même écurie. Un cortège solennel se forma aussitôt spontanément et le peuple, suivant son souverain

en poussant des vivats et des clameurs, gagna les vastes salles à manger et s'éparpilla en groupements sympathiques autour d'une multitude de tables luxueusement fleuries.

Sur ces tables chacun trouva un très joli menu orné d'un dessin de de Losques et représentant spirituellement le Roi embrassant en même temps Mlle Lavalrière et Mlle Lantelmé, qui furent chacune exactement cent fois de suite l'espiègle et délicate petite You-You de la comédie de MM. de Caillavet, Robert de Flers et Emmanuel Arène.

Je renonce à vous donner une idée de l'aspect féerique que présentait alors cette foule de jolies actrices aux parures brillantes et chatoyantes encadrées de dominos et de costumes masculins variés à l'infini, et échangeant d'une table à l'autre des propos joyeux et des répliques — je vous jure — le plus souvent spirituelles !

A la table d'honneur présidait Samuel le Magnifique — le Doge de face, — ayant à ses côtés Mmes Lender, Séverine, Yvette Guilbert et Mily Meyer. Beaucoup plus préoccupé de savourer l'excellent menu que de faire du reportage, j'avoue à ma honte de soireiste n'avoir pas songé à noter exactement le nom de toutes les belles invitées ; au reste, mes deux manchettes et mon plastron n'y auraient pas suffi... Cependant en forçant mon souvenir, je vois passer devant mes yeux fermés, se succédant en théories suggestives et galantes :

Mmes Lavalrière, en délicieux petit cow-boy ; Lantelmé, en mignonne bohémienne ; Jeanne Sanlier, charmante en toilette 1890 ; Germaine Gallois ; jolie en Hollandaise ; Dietrich, en gitane, fraîche petite statue de Saxe ; Marville, superbe en robe second Empire ; Lyse Berty, ravissante en Espagnole de Zuloaga ; Ginette, exquise en Mexicaine ; Ugalde, si svelte en tunique royale ; Juliette Clares, toute gracieuse en *Le Bonheur* ; Corciado, éclatante en dentelle écarlate ; Faber, très belle en dame Louis XV ; Delza, toute séduisante en son originale toilette premier Empire.

Mais comment sortir de ce recensement monstre sans avoir recours à l'ordre alphabétique ? Et je note :

Mmes d'Argy, Azmout, Raymonde Ariel, Yv. d'Arthigny, Arnould, Leberge, Becker, Yv. Barid, Brasseur, Chapelas, Cézanne, Clairville, Th. Cernay, Campton, Caumont, Th. Berka, Blangot, Gaby Boissy, Barat, Baretty, Baron, Cl. Barton, Paul Boyer, Debacker, Renée Desprez, Deberio, Derys, Debrenne, Deréval, Mitzy-Balti, M. Durand, Ad. Doré, Destelles, Delanoë, Dominy, Desbarrolles, Rose Denay, Ch. Dix, Demours, Gared, Delyane, Fursy, Gillette, Guillemain, Guérin, Guardia, Germaine, Heffler, M. L. Herroliet, Invernizzi, Isola, Issaurat, Ev. Janney, miss Lawler, Lender, Lukas, Henriette Lamy, Linnès, Lilliane, Leduc, Lyan, Le Band, Lambert, Lançay, Leneveu, Laitière, M. Mélingue, Marcelle, Yves Macle, Marie Maguier, Mérentie, Marie, Mily Picard, Ninone, Maylianes, Morly de Moreira, Madry, Miot Darcyle, Flor Mignot, André Milly, miss Parry, des Nilas, Prince, Perny, Polaire, Parès, Lucie Pélat, Alice Perret, du Perray, Jeanne Rosny, M. L. Roger, Simon-Girard, Mary Stelly, Sandry, André Sylva, Spiraco, Tursane, de Thau, Talmont, Jeanne Ugalde, G. Vix, Vittu, Valdey, Colette Willy, Vermeil, Voutzie, Villemain, Watson, Yahné, Yvren, etc., etc.

Lorsque tout le monde fut assis, on vit entrer non sans stupéfaction, très élégant dans son frac irréprochable, un souverain voisin, à la barbe chenne et soyeuse, qui s'avancant majestueusement parmi les tables et s'en alla donner l'accolade à son collègue de Cerdagne. Cette étonnante Majesté n'était autre que l'excellent Huguenot qui, une fois de plus, savez-vous, remporta un magnifique succès.

Après le souper, on se répandit — selon l'expression consacrée — dans le hall immense, où, après que l'on eut écouté une amusante chanson improvisée par Fursy et avoir regardé une pièce d'ombres donnée par les chansonniers de la Lune rousse, on organisa des valsez endiablées et des farandoles monstres !

Et pendant ce temps les projecteurs répandaient sur les danseurs des faisceaux lumineux de toutes couleurs, et le magnétisme des photographes faisait rage.

Et ce fut l'Aurore aux doigts de rose qui, en même temps qu'elle entr'ouvrait les portes de l'Orient, dut se charger de fermer celles de l'Elysée-Palace.

Un Monsieur de l'Orchestre.

Echos

La Température

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande pureté, et le soleil — réjouissant prodige du printemps — brille du plus vif éclat. Quant à la température, elle est sensiblement la même que celle de la veille, pendant la nuit. A sept heures du matin le thermomètre marquait 2° au-dessous de zéro ; mais l'après-midi on notait 11° au-dessus. La pression barométrique, qui s'est un peu relevée, accusait, à midi, 766^{mm}.

Une aère anticyclonique couvre l'Europe centrale, et le maximum barométrique se trouve près de Vienne (770^{mm}).

Des neiges et des pluies sont tombées dans le nord et le sud du continent. En France, le temps a été beau partout, mais la mer est très houleuse sur les côtes de la Méditerranée.

La température se relève notablement sur nos régions du Sud.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 1° à Boulogne, à l'île d'Aix, 2° à Cherbourg, à Biarritz et à Bordeaux, 3° à Ouessant, 5° à Toulouse, 6° à Marseille, 8° à Perpignan et à Cette, 11° à Orléans, 16° à Alger.

Au-dessus de zéro : 0° à Rochefort et à Limoges, 1° à Nantes, au Mans et à Lyon, 2° à Dunkerque et à Charleville, 3° à Nancy et à Besançon, 5° à Belfort.

En France, le temps va rester beau et frais, sauf dans le Midi où des pluies sont probables avec température relativement élevée.

(La température du 19 février 1909 était, à Paris : 8° au-dessus de zéro le matin et 9° l'après-midi ; baromètre : 758^{mm} ; grande pluie.)

Monte-Carlo. — Température : à dix heures du matin, 12° ; à midi, 14° ; temps doux.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 14°.

Du New York Herald : A New-York : Temps pluvieux. Température : maxima, 10° ; minima : 3°. Vent d'est, modéré.

A Londres : Temps beau. Température :

maxima, 8° ; minima, 0°. Vent est-sud-est, faible. Baromètre : 768^{mm}.
A Berlin : Temps beau.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du *Figaro* :

Prix Michélet : Frivole ; Fringante.
Prix de Mayenne : Fada ; Bourgogne.
Prix Léda : Esmée ; Frigoli.
Prix Manbrino : Frenay ; Escapade.
Prix de Maisons-Laffitte : Electa ; Eclairer.
Prix du Plateau : Fred Leyburn ; Elisabeth.
Prix de La Varenne : Elysée ; Etendard.

A Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stancioff, ministre de Bulgarie à Paris, de déposer en son nom une couronne sur le cercueil du marquis Costa de Beauregard et d'offrir ses condoléances à la famille du défunt.

M. Jean Richépain a fait jeudi son entrée sous la Coupole au son du tambour. C'est le rite. Lorsqu'un nouvel académicien, vêtu de son habit noir, se présente devant la lourde porte verte, des militaires portent les armes et le tambour bat aux champs. Depuis Napoléon I^{er}, il y a toujours eu dans le vestibule du palais, aux jours de réception académique, un piquet d'honneur et un tambour.

Toujours, sauf une fois, voilà trois ans, quand M. Etienne Lamy vint prendre séance. Ce jour-là il y eut bien un piquet d'honneur, mais le tambour manquait. A sa place, il y avait un clairon.

Un clairon ! tout le monde fut d'accord pour le prier de se taire. M. Etienne Lamy fut reçu sans tambour ni trompette.

Le secrétaire de l'Institut fit au ministre de la guerre les démarches nécessaires pour éviter le retour d'un pareil incident. On lui promit que jamais plus on ne verrait de clairon sur le passage du récipiendaire. Mais, pour plus de certitude, le secrétaire perpétuel, chaque fois qu'il écrit au ministre pour lui demander le piquet, prend soin d'ajouter : avec un tambour.

RUPTURE

FABLE

J'ai vu, j'ai vu, sur le quel
Noir de gens quittant la Coupole,
Une belle fille au galbe marqué
Digne d'un fronton d'Acropole.
Comme elle hélait un sapin,
Elle abordait, flâneur qui muse :
« Quelque chose pleure dans Paris s'amuse ?
Lors, elle dit : « C'est que j'étais la Muse,
La Muse de Jean Richépain !
Or, il me quitte, il me lâche, il me plaque !
Oh ! je ne me plains pas d'ailleurs,
Car il m'a couverte de fleurs,
Et dans les termes les meilleurs !
Mais, avec l'habit vert et le chapel à claques,
Je salue, quitte à le regretter,
Qu'il ne peut plus me fréquenter !
Il ne le peut plus ! c'est dommage !
Le voilà désormais forcé
D'être sage comme une image,
Officiel et compassé !
Pour mesurer au centimètre
Chaque pensée et chaque mot,
Je parle trop vite et trop haut :
Je ne pourrais plus que le compromettre !
Puis, c'est pas mon genre, à n'importe quel prix !
Donc il doit me mettre à la porte ;
Et je l'ai fort bien compris.
C'est pour cela que j'ai pris
Ce taxi qui me transporte
Chez Fonchon ! »

Louis MARSOLEAU.

M. Alphonse Lemerre, éditeur du *Paranase*, « l'homme qui bêche tout nu », était maire, maire de Ville-d'Avray, depuis de longues années.

Or hier il a adressé sa démission au préfet de Seine-et-Oise. Les motifs sont d'ordre politique, nous dit une dépêche. On ne sait pas si le préfet sera content. Mais les habitants de Ville-d'Avray, sûrement, auront des regrets.

Chaque année, en effet, au pied du Tapis-Vert, M. le maire faisait dresser une tente foraine où des artistes célèbres venaient donner les plus belles représentations du monde. C'étaient Worms et Mme Barretta-Worms ; c'étaient les deux Coquelins. Le prix des places tombait dans le tronc tricolore des œuvres municipales. On ignore si le successeur de M. Alphonse Lemerre à la mairie lui succédera aussi comme imprésario. On en peut douter. Et tant pis pour les pauvres !

Réponse collective.

Pour répondre aux nombreuses demandes de renseignements qui lui sont adressées, Henri Petit, le grand tailleur-couturier, annonce que l'inauguration de ses nouveaux salons du boulevard Malesherbes aura lieu dans une huitaine de jours. Ses clients ne perdront rien pour attendre, car il leur promet des révélations et des créations sensationnelles au point de vue du genre et des prix spécialement établis pour cette circonstance.

Faire venir le public est bien, le relâcher est mieux encore ; tel est le cas de la *Revue des Folies-Bergère* qui voit chaque jour augmenter son succès, grandir son triomphe. Il est vrai que cette merveilleuse revue est interprétée par une troupe unique, comme jamais l'on n'en vit encore une : miss Campton, Laila Lencoud, Clara Faurens, Claudius, Pougaud, Maurel, Morton et Marie Marville, tels sont les incomparables interprètes du « clou de la saison ».

Le commandeur Pini quittera Paris aujourd'hui. Il se rend à Londres, où il compte passer quelques jours.

Il a dit, hier soir, l'hôte de M. Ad.

Guyon, président de la société « Le Sabre », qui donnait, en son honneur, un élégant dîner d'escrimeurs.

La plus goûtée, la plus appréciée de nos grandes marques françaises par la haute société russe est la plus aristocratique de nos marques, la Lorraine-Dietrich.

Une admirable six-cylindres Lorraine-Dietrich, destinée au prince Orloff, ce dilettante de l'automobile, vient précisément d'arriver à Monte-Carlo.

Elle l'a gagnée par la route, conduite par Rougier, ce maître du volant, qui, avec elle, a brûlé les étapes. Ne disons pas en combien peu de temps, pour ne point effaroucher les célébrités.

Le chasseur-statisticien

Il ne s'agit pas d'un adepte de saint Hubert, mais du chasseur du théâtre Michel. En effet, ce jeune factotum s'étant amusé à relever chaque soir, pendant les cent premières représentations du *Pouletier* et de *Heu la Mère de Madame*, les deux éblouissantes pièces du théâtre Michel, le nombre d'autos et de voitures de

sés pour faits de greve et faits connexes, aux déserteurs et insoumis de terre et de mer — dans des conditions précisées dans la loi. — à tous les délits et contra-

ventions prévues par les lois et ordonnances relatives à la police des chemins de fer et des tramways.

La seconde — loi du 30 décembre 1903 — s'appliquait à tous les délits et faits de grève.

La troisième — loi du 1^{er} avril 1904 — visait les délits de presse et de réunion, les déserteurs et insoumis des armées de terre et de mer.

La quatrième — loi du 2 novembre 1905 — édictait les délits et contraventions, en matière de réunions, d'élections, de grèves, de manifestations à l'occasion du 1^{er} mai.

La cinquième — loi du 23 décembre 1905 — s'appliquait aux bouilliers de cru.

La sixième — loi du 12 juillet 1906 — visait encore les délits commis à l'occasion du 1^{er} mai; et la septième — loi du 10 avril 1908 — les infractions se rattachant aux événements du Midi, crise viticole.

Enfin, la huitième loi d'amnistie, relative aux événements de Draville, vient d'être votée.

Les Chambres ont donc passé l'éponge sur les attentats de toute nature commis contre la propriété, contre la patrie par la diffamation, l'injure, contre l'ordre public et les lois elles-mêmes.

Mais pas une fois elles n'ont voulu annuler les délits que des convictions religieuses pouvaient excuser.

De toutes ces lois d'amnistie, les infractions aux lois sur les associations ou la séparation des Eglises et de l'Etat ont été exclues.

C'est beau, la justice radicale-socialiste!

Auguste Avril.

Le Five o'clock du "Figaro"

A la même place où avaient retenti vingt-quatre heures auparavant les battements de fer et les « appels » de pied, s'élevait hier une autre assemblée, un autre spectacle, un autre intérêt, un autre attrait, mais d'un moindre attrait — s'offrait à la curiosité de nos amis. Au five o'clock des écrivains succédait le five o'clock des musiciens.

Parmi les membres du corps diplomatique :

Comte Gallina, ambassadeur d'Italie; M. Henry White, ambassadeur des Etats-Unis en France; M. J. W. Riddle, ambassadeur des Etats-Unis à Saint-Petersbourg; l'ambassadeur du Japon et la baronne Kurino, Naom-pacha, ambassadeur de Turquie; comte d'Ormesson, ambassadeur de France; comtesse et Miles d'Ormesson et le comte André d'Ormesson, le ministre de France en Suède et Mme Henry Allizé, le ministre du Brésil et Mme G. de Piza, comte de Reventlow, ministre du Danemark; M. Delvank, le général Samadoff, ministre de la Légation, ministre de Perse, M. Alexandre Lahovary, ministre de Roumanie; le ministre de Colombie et Mme de Manrique; M. Miguel Angel Campa, chargé d'affaires de Cuba; Mme Milenko Vesitch, le ministre de Bulgarie et Mme Stancov, baron de Lanchow-Wakentz, conseiller d'ambassade d'Allemagne, le commandant de Mutius, attaché militaire, et le baron de Lersner, attaché de cette même ambassade; comte de Nemès-Hidve, ministre plénipotentiaire et conseiller de l'ambassade d'Autriche-Hongrie, et comtesse de Nemès; M. Pablo Soler, ministre plénipotentiaire et conseiller de l'ambassade d'Espagne, et Mme Pablo Soler, le commandant E. H. Heaton Ellis, attaché naval d'Angleterre; M. Adatci, ministre plénipotentiaire et conseiller de l'ambassade du Japon, et Mme Adatci; le prince de Poggio-Suasa, conseiller de l'ambassade d'Italie; M. J.-L. de Aguiar, conseiller de légation du Brésil, et Mme de Aguiar; le conseiller de la légation de Portugal et Mme A.-M. Bartholomew Ferreira, le conseiller de la légation de Roumanie et Mme Charles Mitineu, l'attaché militaire à l'ambassade d'Autriche-Hongrie et la comtesse de Lamezan-Salins, M. et Mme Jules Mancini, etc.

Parmi nos autres invités :

S. A. S. la princesse Charles d'Isenburg-Birstein, marquise de Mun, marquise de Champeaux, comtesse M. de Renesse, Mme A. Malcysse, comte et comtesse de Sommyèvre, baronne d'Atjuba, comte de Fadate de Saint-Georges, marquis de Ferrières, comte et comtesse de Rasty, M. et Mme A. de Telf von Hoonholtz, comte Edouard de Moustier, vicomte d'Arjuzon, M. et Mme Gaston de Villèle, M. et Mme Michel Ephrussi, Mme Wiener-Norton, M. Charles Neef, comte et comtesse de Leusse, M. et Mme A. Roxoroiz née de Motta-Maia, duc de Montmorency, comte et comtesse de Failly, M. et Mme Gustave Lacan, Mme Edmond Dollfus, Mme Ullmann, M. et Mme François Froment-Meurice, Mme Lucien Raffard, comtesse de Planet, née de Laussan, comtesse Etienne de Planet née Madoux, comte O. de Toulouse-Lautrec, M. et Mme Pierre Girod, M. Nino Parlatto marquis de Rovulito, Mme Bourdin, Mme Odette, Mme Anello, Mme Ed. Nathan, M. et Mme Bédac, Mme G.-A. de Caillavet, Mme de Rouvre, Mme Thouzeller, M. et Mme Dancy, M. et Mme de Passanher, Mme de Lamoignon, baron Persch, baron Faverot de Kerbrech, baron Henri de Saint-Georges;

M. et Mme C. Noyer, M. et Mme Abel Vauvray, Mme H. Lumière, M. et Mme Privat de Séverac, Mme Lucas, Mme et Mlle L. Ley, M. et Mme Delpech de Surziny, M. et Mme A. Passanher, Mme Lévy, Mme M. et Mme A. Isambert, M. et Mme Edouard Troplong, Mlle Dessaille, Mlle Linder;

M. et Mme M. Normand, M. et Mme Ténissen, M. et Mme Albert Renaud, Mlle Nègre, Mme Olga de Nerowsky, M. et Mme Gache, M. et Mme Voisin, Mme Georges Parad, M. et Mme Emile Babilon, M. et Mme A. Pilon, M. et Mme Mlle Dubreuil, Mme Roennberg, M. et Mme Dupont, Mme et Mlle Bellet, M. et Mme Hirsch, Mme Raquin, M. et Mme Tony Bardot, Mme de Lalande, M. et Mme Edmond Arnould, Mme Léon Guérin, Mme Laurent, M. et Mme de La Balze, Mme Louis Leib, M. et Mme Schramm, Mme Lazare Meyer, M. et Mme Kornel Bernadi, Mme Dauphin, M. et Mme L. Mes-

sinet, le docteur et Mme Pariset, M. A. Belières;

Miss Butler, M. et Mme L. Chabray, Mme et Mlle de Luze, Mme J. Moulton, Mme Mitteme, Mme Legembre, M. et Mme Boileau, Mme et Mlle Max Gutmann, Mme Cahen, Mme Kraft, M. Jean Berlier, M. et Mme Alfred Duchastel, Mme M. Poldvin, M. et Mme L. Ducaud, M. Jean Sala, Mme Landrieu, Mme Wormser, M. et Mme Lemoine, M. E. Thessier, Mme Griset, M. et Mme Oblat, M. Albert Hu, Mme Georges Aron, Mme Charles Nathan, M. et Mme Henri Vallanet, Mme A. Rose, Mme Zarah Tactakian, M. et Mme Frédéric Schiff, M. Galsert, M. et Mme de Huertas, Mme Paul Mathey, M. Emile Bruck, Mme et Mlle Vidal, le docteur et Mme Clary, M. A. Modigliani, Mme Ferdinand Larnaud, M. et Mme Raymond Delmas, Mlle Rose Reynaud, M. Paul de Castelbon, M. et Mme Alfred Poisson, M. Georges Lenseigne, Mme Casimir Mouille, M. J. A. Dosh, M. et Mme Gaston Spire, Mme Levy-Sée, M. et Mme F. Allouard Carny;

M. et Mme L. Rosenthal, Mme Meive, Mme Mus, M. Léon Gayda, M. Léon Beaurthier, Mme Jules Gutmann, le docteur Danthez, Mme Lazare Weiller, M. Edouard Weissweiler, M. L.-J. Bergé, Mme Robert Elissen, M. et Mme Harrison, M. Charles Bucher, Mme et Mlle Raoul Pugno, M. Eugène Lévy, Mme Alfred Omer-Dengis, Mme et Mlle Lowenstein, le docteur et Mlle Grau, Mme Boivin, M. Hugo Cohen, Mme Brailion, Mme Revert-Lafrest, Mme Alphonse Scheffer, M. J. Wolff, Mme Gustave Couppery, M. Rocco, Mme et Mlle Martignat, M. Galsert, M. et Mme Peigney, M. et Mme Henri Morin, Mme Grunehaun-Ballin, M. Alfred Lafliche, Mme Fernand Laloche, M. Georges Hoentschel, Mme Chapira, M. et Mme Pradel, M. Bertrand, M. Rainal, Mme Jeanne Rémy, M. P. Barroin, Mme Maurice Margotin, M. et Mme Raoul Verlet, Mlle de Kersal, Mlle Mary de Buck, M. Isidore Wolff, Mme et Mlle Edmond Wimpfen, M. Durand Ruel;

M. et Mme Ludovic Daviaud de Reix, Mme de Faro, M. Meunier, Mme Snider, M. Chopira, Mme Sauphar, Mme Gaston Leclerc, M. Amiot, M. Henry Mering, Mme Viaudrey, M. et Mme Helou, M. et Mme Hermann, M. et Mme de Lamoignon, M. et Mme Richard Berenger, le docteur et Mme Kolbe, M. Charles Reyjal, M. Detting, M. de Lachonsky, Mme d'Este Bertin, M. et Mme Mlle Gaston d'Argollo Ferrao, M. Aristide Polastri, miss de Herkimer, etc.

M. Jules Isserliss, qui avait bien voulu assumer la tâche « d'ouvrir le feu », est un jeune homme de vingt ans, que nous envoie la Russie. M. Isserliss a fait ses études musicales au Conservatoire de Moscou, dont il fut un des grands lauréats. A seize ans, il prenait sa course à travers l'Europe et les Etats-Unis, s'y faisant applaudir très chaleureusement, un peu partout, et venait ensuite se fixer à Paris avec une double ambition, qui était d'y achever d'abord son éducation musicale sous la direction de Pugno, puis d'y tenter sa conquête du succès.

Ce double but est aujourd'hui atteint. L'élève de Pugno a bien profité des conseils du maître, et nos invités ont fort applaudi le jeune et très brillant pianiste en deux admirables pages de Chopin, le Nocturne en ré bémol et le Scherzo en si mineur. Le jeu est large et précis; beaucoup de vigueur s'y unit à un joli sentiment des nuances. M. Jules Isserliss doit donner un concert dans quelques jours, salle Gaveau. Nous ne doutons pas qu'il y remporte un succès égal à celui qui a récompensé hier ses débuts au Figaro.

Nos invités ont eu, plusieurs fois déjà, le grand plaisir d'applaudir au Figaro Mme Marguerite Herleroy, de l'Opéra-Comique. La charmante cantatrice avait de nouveau répondu hier à notre appel avec un empressement dont nous lui savons un gré infini, car elle est en ce moment très prise, non seulement par les salons, mais par le théâtre, et c'est en sortant d'une longue et fatigante répétition de *Solange*, qu'elle accompagnait au piano par M. Fernand Rivière, elle est venue chanter le ravissant *Printemps* de Benjamin Godard, dont elle a si bien exprimé le charme juvénile et l'allégresse poétique.

La seconde mélodie, *Viens!* du même auteur, était accompagnée — en même temps que par M. Fernand Rivière au piano — par Mlle Magdeleine Godard au violon. Le chant de l'instrument, en sourdine, orné ici le chant de la voix d'une exquise broderie mélodique et l'ensemble est délicieux. Les trois interprètes de Benjamin Godard ont remporté auprès de nos amis le plus franc, le plus joli succès.

M. Plamondon, de l'Opéra, est un de nos meilleurs ténors, et dont nous avons plusieurs fois mis à contribution l'extrême obligeance et apprécié le beau talent. Mais le retour de M. Plamondon au milieu de nous procurait hier un plaisir double, puisqu'il allait être pour nous l'occasion de recevoir et d'entendre au Figaro une des jeunes artistes les plus intéressantes, les plus remarquables dont nous ayons eu depuis quelques années, mise en lumière: Mlle Nadia Boulanger. Mlle Nadia Boulanger n'est pas seulement une remarquable organiste, et qui possède à fond les secrets de l'harmonie, de l'usage et du contrepoint; elle est une compositrice aussi (concurrente de première ligne pour le prix de Rome et qui a obtenu en 1908 le second premier grand prix), et ce sont précisément trois mélodies inédites dont elle est l'auteur: *Ce sont encore tes yeux*, *Pour elle* et *Cantique*, que M. Plamondon venait chanter hier au Figaro.

Mlle Nadia Boulanger les accompagnait au piano: elle a donc pu se réjouir à la fois du succès remporté par son très brillant interprète (qui a chanté délicieusement ces brèves mélodies) et du succès de l'auteur.

M. Pierre Sechiari complète aujourd'hui parmi l'élite des virtuoses du violon. C'était donc un grand plaisir pour nous de l'entendre pour la première fois au Figaro, accompagné par l'excellent maître et compositeur Joseph Szulc, qu'applaudissaient les invités d'un de nos plus récents five o'clock. M. Pierre Sechiari a tout à fait charmé son auditoire par la grâce et l'originalité d'un jeu merveilleusement approprié à la musique qu'il interprétait: *L'Humoresque*, de Dvorak, et *la Guitare*, de Moszkowsky.

Naguère premier violon des Concerts-Chevillard, M. Pierre Sechiari est aujourd'hui son propre chef d'orchestre. Il a fondé à Paris des concerts particulièrement consacrés à la musique de chambre et qui ont brillamment réussi. C'est un succès qui n'étonnera personne, et qu'il nous est agréable de constater en passant.

Mme Réja Bauer n'est pas une étrangère parmi nous. Nous avons eu la joie de la recevoir au Figaro il y a deux ans, et nous nous souvenons du très chaleureux accueil qu'elle y rencontra.

Mme Réja Bauer, fixée à Paris, a conquis dans les salons ouverts à la bonne musique une réputation et une autorité très grandes; et l'on peut dire que, dans l'interprétation du *Lied*, cette grande cantatrice ne sera point surpassée. C'est un art dont elle possède la tradition, et dont elle a l'instinct!

Accompagnée au piano par Mlle Marthe Lebreton, Mme Réja Bauer a chanté quatre mélodies charmantes: *Sommerabend*, de Losen; *Minnelied*, de H. Brahms; *Mansfallensprüngelein*, de J. Wolf, et *Lied im Grünen*, de Schubert. Ça été un ravissement.

Et quelle joie aussi pour les invités de revoir et de réentendre Delmas! Ils lui ont témoigné, cette fois, en saluant spontanément d'une salve de bravos son entrée! Et leur contentement devint bientôt de l'enthousiasme.

Le célèbre artiste était accompagné par M. Eugène Priad, l'excellent maître de chapelle de l'église Saint-Maur; et il chanta le grand air d'Iago d'*Otello*. Delmas est, dans ce rôle, admirablement à la fois; admirable par la façon dont il le chante, et le jeu, et le *sentir*. Il est le plus parfait et la plus pittoresque incarnation que soit du personnage; et il est l'ago lui-même. Notre auditoire a applaudi ce grand chanteur comme l'acclamait ces jours-ci les habitués de l'Opéra de Monte-Carlo, et comme l'applaudissent ses nombreux admirateurs à l'Opéra même, chez nous, — sur cette admirable scène qui est tellement sa vraie place!

Fursy, pour finir, apportait à notre séance — escorté de son fidèle Robert Casa — la note *rosse*, c'est-à-dire la note gaie.

Il a d'abord chanté une petite chanson fort réjouissante, ma foi, sur le rétablissement de la peine de mort; puis une autre chanson, *La Veuve joyeuse* (on devine de qui il s'agit), composée sur l'air d'une scie fameuse:

Le lendemain, elle était souriante...

Et comme on riait beaucoup, Fursy a voulu récompenser du jour gentillesse ses auditeurs, en leur donnant le spectacle d'un petit tour de force inattendu. Il a demandé qu'on lui jetât une vingtaine de rimes. Alors il a aligné ces rimes; il les a partagées en deux couplets, en moins de trois minutes — le temps d'écrire — il a rempli de mots cette carcasse de bouts rimés; puis, sur un air quelconque, accompagné par Casa, il a chanté cela.

Et cela faisait une vraie chanson, qui avait un sens, et même finissait sur un trait d'esprit!

Ce diable d'homme est bien amusant.

Fabien.

LE Commerce franco-anglais menacé

L'émotion provoquée en Angleterre par le projet de réforme de nos tarifs douaniers est loin de se calmer, et la presse est unanime à déplorer les errements ou certains membres de la commission des douanes de la Chambre des députés veulent entraîner la France, au risque de porter un coup funeste à nos relations commerciales avec nos meilleurs clients.

Car ce projet malencontreux a eu pour résultat de mettre pour une fois d'accord les libre-échangistes anglais et les tarif-reformers de l'école de M. Chamberlain, si bien que, si les propositions de notre commission des douanes étaient adoptées, l'influence néfaste qu'aurait leur application sur l'industrie et sur le commerce britanniques leur fournirait un tel argument que le succès de leur campagne ne serait plus douteux.

Car il n'y a pas à s'y méprendre, l'élévation des droits d'entrée dont on menace les marchandises anglaises en France aurait fatalement pour conséquence une guerre de tarifs et une augmentation au moins équivalente des droits sur nos importations en Angleterre; et comme, si l'Angleterre nous envoie chaque année pour plus de 800 millions de marchandises, nous lui en expédions plus du double, c'est nous qui paierions la casse, et surtout nos agriculteurs. En effet, de même qu'ils seraient les premiers à pâtir de l'adoption de l'impôt sur le revenu, ils seraient les premières victimes des représailles qu'entraînerait la réforme douanière proposée puisque les produits agricoles constituent la majeure partie de notre commerce d'exportation avec l'Angleterre.

Les protectionnistes de la commission des douanes se défendent, il est vrai, de vouloir atteindre les marchandises anglaises; ils prétendent viser surtout les importations d'objets manufacturés provenant de l'Allemagne et des Etats-Unis et ils assurent que, en « spécialisant » les produits, on arrivera à épargner aux produits anglais les surtaxes projetées. Mais M. O.-E. Bodington, secrétaire honoraire de la Chambre de commerce anglaise de Paris, dans une lettre qu'il a adressée au *Times*, démontre que, dans la pratique, sans d'inévitables exceptions, le nouveau tarif frapperait tous les articles importés sans aucune distinction, et que les tissus anglais, par exemple, auraient, sous le nouveau régime, à payer des droits *ad valorem* variant entre 40 et 140 0/0, tandis que les aciers, qui paient actuellement des droits de 62 fr. 50 à 145 francs par tonne, seraient soumis à des droits allant de 145 francs à 1,000 francs!

On comprend, dans ces conditions, l'émotion que le projet de la commission des douanes a causé chez nos amis d'outre-Manche, émoi tel, que le Board of Trade lui-même est intervenu et a institué une enquête auprès de toutes les Chambres de commerce du Royaume-Uni, auxquelles il a fait parvenir le projet de la commission, en leur demandant leurs observations. A côté de cette enquête officielle, un journal spécial, le *Draper's Record*, l'organe le plus important de l'industrie textile en Angleterre, en a institué une autre et nous ne saurions mieux faire que de reproduire les déclarations que lui a faites le chef d'une des principales maisons de commerce anglaises en relations avec la France, la firme Robert Burt and Co.

M. Robert Burt, le chef distingué de cette maison, a dit à notre confrère:

« Les nouveaux droits seraient, dans beaucoup de cas, absolument prohibitifs. Toute maison anglaise faisant du commerce avec la France ne peut qu'être étonnée d'une pareille politique de la part de la France. Car elle semble tendre à rien moins qu'à l'annihilation complète d'une grande partie des importations anglaises. Il ne faut pas oublier que nous sommes, de beaucoup, les meilleurs clients de la France et que, à l'exception du vin, des spiritueux et du chocolat, nous accueillons toutes les marchandises sans leur faire payer aucun droit. De la note étonnement de voir la France se livrer à cette attaque furieuse contre nos importations.

Et comme l'interviewer lui demandait si cette révision du tarif douanier était impérieusement réclamée par les manufacturiers français:

« Pas du tout, a répondu M. Robert Burt. Je pense, au contraire, que les manufacturiers français désirent conserver de bonnes relations commerciales avec nous.

« Je suis libre-échangiste, a-t-il ajouté, mais le projet de tarifs français me force à considérer le système de M. Chamberlain sous un nouveau jour. Je comprends toute l'importance qu'a pour l'Angleterre un marché libre, mais en présence du nouveau tarif français, je vois la nécessité où nous sommes d'avoir un moyen quelconque de nous défendre contre les pays qui élèvent leurs droits d'entrée sur les marchandises anglaises. »

Ce n'est du reste pas en Angleterre seulement que le projet de la commission des douanes a rencontré des adversaires. La Chambre de commerce de Paris, la Chambre de commerce française, bien entendu — a voté la résolution suivante:

Préoccupée avant tout des intérêts généraux du pays, la Chambre de commerce de Paris ne voit pas sans la plus vive appréhension les nombreuses propositions de loi tendant à modifier, dans un sens de plus en plus protectionniste, les taxes du tarif douanier instauré en 1892. Elle prie instamment le ministre du commerce et de l'industrie de faire entrer en ligne de compte, dans l'examen de ces propositions, leur répercussion inévitable sur les conventions commerciales qui avaient jusqu'ici atténué les rigueurs de notre tarif douanier en nous rapprochant économiquement et politiquement des autres pays, et en contribuant ainsi très heureusement à l'accroissement de nos débouchés.

Et cette résolution de la Chambre de commerce de Paris était, hier même, appuyée par le Conseil municipal de Marseille, qui adoptait le vœu suivant:

Considérant que la Chambre des députés va être bientôt saisie d'un projet de révision du tarif douanier voté en 1892, qui n'offre pas moins de 300 augmentations de droits contre 5 diminutions seulement, le Conseil municipal de Marseille émet le vœu que le tarif douanier de 1892, qui a atteint déjà gravement le commerce national, ne soit pas aggravé dans son ensemble et que le Parlement se souvienne que le développement parallèle de l'agriculture, de l'industrie et du commerce français est également nécessaire à la prospérité et à la fortune de la nation dont la situation économique et géographique ne peut s'accommoder d'un régime trop absolu, soit dans le sens libre-échangiste, soit dans le sens protectionniste.

Si les protestations légitimes de nos voisins d'outre-Manche pouvaient laisser indifférents le gouvernement et le Parlement, ils ne sauraient rester sourds à cet avertissement des représentants les plus éclairés du commerce français.

Louis Chevreux.

LA CHAMBRE

Vendredi 19 février.

HISTOIRE D'UN INSTITUTEUR

C'est aujourd'hui le jour où on interrompt une interpellation de M. Bouyssoy, député des Landes, va nous montrer à quel excès d'outrecuidance peuvent se porter les instituteurs. Celui-ci s'appelle, de son nom, M. Bonnefame, son école avait besoin d'être reconstruite; il a indiqué lui-même la place où il exigeait que s'élevât le nouveau bâtiment scolaire, et comme sa commune a refusé de lui donner satisfaction il remue ciel et terre, il jette feu et flamme par l'organe de son député.

Pour son compte, il en veut surtout à la commune; mais l'interpellateur en veut surtout au gouvernement et vous n'imaginez pas comment il accommode le président du Conseil, le ministre des colonies, M. Millès-Lacroix, et le ministre de l'instruction publique, M. Doumergue. Qu'y a-t-il au fond sous cette virulence? Rien, absolument rien; pas un fait sérieux, pas un grief présentable; tout au plus la colère folle d'un primaire qui se croit le premier moutardier du Pape.

Aussi, mesurant la faiblesse des pots qui composent son dossier, l'orateur en est-il réduit à se jeter dans le réquisitoire vague, dans l'éloquence de meeting. Jamais, je pense, même dans les Landes, personne n'a monté si haut sur des échasses. Ecoutez plutôt:

M. Bouyssoy. — La situation politique est tendue dans les Landes, on y traque les fonctionnaires radicaux. Les opportunistes s'acharnent à persécuter ces malheureux. Deux préfets ont succombé à leurs fureurs attaques. Quel crime avaient commis ces deux préfets? Ils s'étaient montrés justes à l'égard des bons républicains. C'est pourquoi ceux-ci sont profondément découragés. L'esprit laïque périlait rapidement en France si l'on n'y mettait ordre. Il appartient à M. le président du Conseil d'intervenir.

C'est déjà bien gentil, n'est-ce pas, que cette charge à fond contre tout un gouvernement parce qu'un maître d'école landais a envie de changer de local. Cependant un second interpellateur, M. Alexandre Blanc, trouve encore le moyen d'enrichir. Au premier mot il provoque M. Doumergue avec un ricochet sur M. Clemenceau: « Affirmer des choses inexacts est un procédé dont il faut que le ministre de l'instruction publique laisse le monopole à M. le président du Conseil... »

Ce carambolage vaut à M. Alexandre Blanc un premier rappel à l'ordre; mais une pénalité aussi platonique n'est pas pour l'arrêter, et il tombe maintenant sur M. Millès-Lacroix: « Ce ministre se figurerait-il par hasard que les Landes sont une colonie de l'Afrique occidentale? » Et il ajoute: « M. Clemenceau n'est renseigné que par des mouchards. » « Malheureuse Chambre, s'écrie-t-il, qui n'aime pas les instituteurs! »

Un immense haur de réprobation accueille cette calomnie imprévue, et M. Doumergue accuse carrément l'orateur d'insulter la République, tandis que M. Brisson le rappelle une seconde fois à

l'ordre, avec inscription au procès-verbal.

M. Doumergue a eu la complaisance de réfuter toutes ces niaiseries. Il a rappelé qu'il n'y avait qu'une imperceptible souris sous cette montagne. L'instituteur a eu tort d'un bout à l'autre. Qu'il désirât être mieux logé, la chose était toute naturelle; mais désigner la place de son nouveau logement, si grand que soit un instituteur dans son village, c'était une véritable usurpation. Tous les corps compétents l'ont condamné.

« Et les prétentions de M. Bonnefame ne s'arrêtent pas au fait dont la Chambre est saisie. Il se place à un point de vue plus général. Il entend que partout les instituteurs puissent forcer la main aux municipalités. Dans ses lettres, il affiche son mépris pour le droit des communes. »

C'est évidemment un excellent jacobin. Le ministre a été énergiquement applaudi par les quatre cinquièmes de la Chambre; mais, en vérité, les assaillants semblaient s'être piqués d'honneur pour lui faire la partie belle. Croyez-vous que l'intrépide Bouyssoy s'est avisé de répliquer et de présenter un ordre du jour de blâme! Un peu dédaigneux, et certes il en avait le droit, le ministre n'a opposé à ce papier terrible que l'ordre du jour pur et simple, qui a été voté, sans difficulté, par 419 voix contre 69.

La Chambre avait encore un peu de temps à employer: elle a essayé de liquider une grosse interpellation de M. Castillard — rassurez-vous, il n'est pas question de la peine de mort — sur la Champagne viticole.

Il faut savoir qu'il y a une Champagne qui est viticole et une autre qui n'est pas viticole. Elles sont ennemies l'une de l'autre en ce sens que celle qui est viticole refuse à sa voisine le droit de s'approprier cette épithète, ou plutôt cette étiquette. Et malheureusement un décret a sanctionné cet impitoyable refus. C'est bien dur, entre Champenois!

Le département de l'Aube se dit lésé, sacrifié, écrasé, et M. Castillard a très éloquentement plaidé sa cause; mais comme rien n'est décidé et qu'on en est resté à aujourd'hui, il vaut mieux attendre la suite; nous ne l'aurons que vendredi prochain.

Pas-Perdus.

Comment voterons-nous?

La représentation proportionnelle

Ayant entendu de sa bouche le véhément procès de scrutin d'arrondissement et de la sorte de parlementarisme qu'il engendre, je souhaitais de M. Charles Benoist l'exposé du système positif qu'il prétend instaurer en son lieu. Dès que je me fus assis et qu'il eut ajusté son binoche, il commença, avec cette manière péremptoire et familière qui fait l'attrait de sa conversation:

« La réforme électorale est certaine, prochaine, inévitable. Elle est inévitable surtout depuis le 22 novembre 1906... Oui, vous savez bien, c'est le jour où, avec une élégance achevée, la Chambre et le Sénat, sans tambours ni trompettes, ont élevé à 15,000 francs l'indemnité parlementaire. Le soir de ce jour, il devint fatal que cette sagace manigance eût pour correctif la réduction du nombre des députés.

« Eh! bien, fis-je, en quoi cette réduction est-elle liée au mode de scrutin? »

« Ah!... Et comment vous y prendrez-vous? Avec le scrutin uninominal, c'est psychologiquement irréalisable. Si quelqu'un connaît le mot magique qui fera voter à soixante ou soixante-dix députés, nommément désignés, et dont chacun a au moins un camarade sûr, leur arrêt de mort, j'affends qu'il prononce ce mot et me montre ces héros. C'est la chimère de mon collègue Breton, du Cher, qui a inventé, sous forme de projet de loi, une machine à cet effet; mais Breton n'est qu'un Castillard électoral; et sa machine à lui ne fonctionnera pas.

« Soit. Il reste le scrutin de liste. « Voilà ce que je voulais vous faire dire. Et vous voyez donc que la réduction de l'effectif parlementaire nous conduit nécessairement au scrutin de liste. Or, je prétends que, non moins nécessairement, le scrutin de liste a dans son sac la représentation proportionnelle.

« Le procès que nous faisons au scrutin d'arrondissement, nous pouvons le faire, presque dans les mêmes termes, au scrutin de liste. Que sera la liste? Pas autre chose qu'une juxtaposition d'arrondissements. En fait, chaque député restera l'homme d'une circonscription, avec la même clientèle, les mêmes sujétions, les mêmes tares. A quoi bon changer? Rosse pour rosse, autant garder celle que nous avons.

« Nous voici donc, fis-je, arrivés à la proportionnelle. Qu'est-ce que c'est?

M. Charles Benoist prit un temps et dit: « C'est un système électoral qui, du mot de représentation nationale, se propose de faire une réalité; qui, à l'oppression, substitue la discussion; qui veut que le Parlement, produit brutal d'une majorité exaspérée par le combat, redevenue ce qu'il doit être, la carte en relief de la pensée politique du pays; pour qui, enfin, le chiffre 100 comprend 51 + 49, et non pas, ainsi qu'il arrive avec le scrutin d'arrondissement, 51 + 0. Pour toutes les opinions, leur part, leur juste part: rien de moins, rien de plus. Voilà.

« Exposée de la sorte, la question est simple, en effet, et quel parti pourrait y contredire? Mais vous savez quelles objections on adresse au système. On lui reproche d'être difficilement praticable; on affirme que l'électeur n'y comprend rien.

« Alors M. Charles Benoist se mit à rire largement en levant les mains au plafond: « Nous connaissons ça. Il y a longtemps qu'on nous le fait. Mais ça ne prend pas. Est-ce que la R. P. ne fonctionne pas en Belgique? Je voudrais voir un député qui viendrait me raconter que l'électeur français est plus bête que le belge... Mais nous ne lui demandons

(1) Voir le Figaro des 1^{er} et 6 février.

même pas, à cet électeur, d'être intelligent. Un enfant capable de faire un addition et une division est capable d'appliquer notre système. Et quand des milliers de citoyens, rassemblés dans nos meetings, nous écoutent trois ou quatre heures durant, croyez-vous qu'ils ne nous comprennent pas?

« Il y a plus de cent manières de réaliser la proportionnelle. J'ai eu jadis mes préférences. Mais toute la commission — moi le premier — s'est ralliée à l'ingénieux système de mon collègue Etienne Flandin, qui a ce précieux mérite de ne rien changer aux habitudes de l'électeur. En voici le facile mécanisme.

« Vous êtes électeur, vous avez quatre députés à élire: vous inscrivez sur votre bulletin, à votre gré, quatre noms choisis parmi ceux des candidats qui ont fait à la préfecture la déclaration prescrite par la loi de juillet 1889. Vous faites partie du bureau de vote, vous êtes scrutateur: vous dépouillez les bulletins sans vous occuper de rien, en attribuant à chacun des candidats le nombre de suffrages qui lui revient. Ce n'est pas cela, n'est-ce pas, qui est très compliqué? Tout le travail est pour la commission de recensement; mais elle est nonchalante, pourra s'en remettre à un enfant, car il n'est rien d'autre à faire que des additions et des divisions. Je vais vous montrer un exemple.

« J'imagine un département où quatre députés sont à élire et où trois listes s'opposent. Chaque électeur a inscrit quatre noms sur son bulletin, et il a pu, s'il lui a convenu, les choisir dans les trois listes. Au dépouillement, les résultats suivants apparaissent:

| LISTE A | | LISTE B | |
|--------------|-------------|-------------|-------------|
| Bertin... | 43,000 voix | François... | 22,000 voix |
| Dupont... | 42,500 | Paul... | 21,000 |
| Dupuy... | 41,000 | Henry... | 21,000 |
| Dural... | 40,700 | Marcel... | 20,400 |
| 167,200 voix | | 85,000 voix | |

| LISTE C | |
|--------------|---------------|
| Lefèvre..... | 20,200 voix</ |

M. Clemenceau. Il nous répond textuellement : « C'est noté — Je vous donne ma parole d'honneur que je veux faire le scrutin de liste, que je le veux formellement, que je l'établirai dès que je le pourrai. Je déposerai mon projet en janvier 1907 ». Sur la proportionnelle, il demande le temps de se former une opinion. Janvier passe, puis février : rien n'arrive. Le 6 mars, je retourne, seul cette fois, chez M. Clemenceau. Changeant de ton. « Le gouvernement, me dit-il, se réserve de choisir son heure. Mais lui persiste à vouloir le scrutin de liste ». Quant à la proportionnelle, M. Clemenceau a besoin « de quelques explications complémentaires sur certains détails de fonctionnement ». Bref, il est, ce jour-là, entendu entre lui et moi que la commission déposera au plus tôt son rapport.

C'est ce qu'elle fait le 22 mars. Plus de nouvelles du gouvernement. Le 4 juillet, j'écris à M. Clemenceau, qui se décide à me répondre le 15... mais pour me prier de patienter jusqu'à la rentrée. Le 11 novembre, la commission unanime décide d'entendre le président du Conseil. Je l'avise de cette invitation. Il ne se dérange pas. Nous voici en 1909. Récemment, dans les couloirs de la Chambre, je sollicite de nouveau M. Clemenceau. Vous savez — car le mot a circulé dans Paris, et des journaux l'ont rapporté comme ils ont pu — quel incroyable propos je recueillis de la bouche présidentielle. Voilà quels égards à, en France, un chef de gouvernement pour un groupe parlementaire qui a l'impertinence de l'entretenir des plus hauts intérêts, et qui compte à la Chambre 250 membres — car c'est là notre contingent.

« Ce n'est pas ainsi que le premier ministre anglais entend ses devoirs. Il y a quatre mois, il recevait une délégation composée de lord Courtney, de lord Avebury (sir John Lubbock), de M. Thomas Burt, secrétaire général des Trade-Union, et de M. Henderson, secrétaire du Labour Party, c'est-à-dire du parti socialiste, qui venaient précisément l'entretenir de la représentation proportionnelle. Et M. Asquith leur dit gravement : « Messieurs, je n'ai jamais reçu de délégation dont le caractère me trouble davantage, car c'est la première fois que je vois réunis dans mon cabinet, pour une fin identique, des hommes qui représentent des partis si opposés. »

« Mais n'importe ! ajoute allègrement M. Benoist. Avec ou sans le gouvernement, nous réussirons. Il y a quatre ans, nous étions dix à la Chambre ; nous sommes aujourd'hui 250. Nous irons dans toute la France ; nous y éveillerons l'opinion. Et, je vous en réponds, l'ère la R. P. ! Si ce n'est pas en 1910, ce sera en 1914. »

Ainsi s'exprime le « chemineau » Charles Benoist. Mais j'ai voulu savoir si ses compagnons étaient aussi déterminés que lui, et je suis allé en interroger quelques-uns.

Georges Bourdon.

NOTRE PAGE MUSICALE

Un substantiel compte rendu de notre collaborateur Robert Brussel, nous apprenait, l'autre matin, le succès considérable de la première représentation à Monte-Carlo du *Veil Aigle*, qui marque les débuts de M. Raoul Gunsbourg dans la composition musicale.

Ce succès, à vrai dire, n'a point surpris ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier la « musicalité » instinctive de l'actif directeur du théâtre de Monte-Carlo, et l'ardeur enthousiaste, le goût très sûr avec lesquels il sait présenter et mettre en relief les beautés d'une œuvre lyrique. Il n'est pas un musicien, ayant eu affaire à Gunsbourg, qui n'ait trouvé chez lui un collaborateur très précieux par la justesse de ses observations, l'opportunité de ses conseils et la fécondité de son imagination. Homme de théâtre par tempérament, familiarisé avec la musique à force d'en entendre, sensible à l'excès, artiste dans l'âme, il était à prévoir qu'il serait tenté un jour ou l'autre d'exprimer dans une œuvre personnelle la conception qu'il s'est faite d'un art dont son instinct lui a donné en quelque sorte l'intuition.

L'expérience, comme on le voit, lui a réussi. Laisant au technicien habile qu'est M. Jehin le soin d'apporter à son œuvre son indispensable complément orchestral, il s'est attaché à écrire une musique claire, vivante, pittoresque, une musique essentiellement expressive, qui suit pour ainsi dire pas à pas les péripéties du drame, et dont le mérite consiste en ce qu'elle est profondément sentie et sincère par conséquent.

Le fragment que nous en publions ne

peut donner qu'une idée imparfaite de cette intéressante partition, mais il est souhaitable que le *Veil Aigle*, encouragé par l'accueil qu'il vient de recevoir, vole bientôt — lui aussi — de clocher en clocher, sinon jusqu'aux tours de Notre-Dame, du moins jusqu'à la scène de l'Opéra-Comique !

René Lara.

Autour de la politique

Les crédits de la marine

Le conseil que les ministres tiendront ce matin à l'Elysée devait être consacré, on le sait, à la discussion des crédits dont le ministre de la marine a besoin pour la réfection de notre matériel naval.

M. Caillaux, spécialement, devait répondre à l'exposé fait dernièrement par le ministre de la marine par un mémoire développant son point de vue.

Le ministre des finances, on ne l'ignore pas, est hostile aux demandes de la marine. Mais, pour des raisons de haute politique, il est probable que ce débat un peu dangereux pour l'homogénéité du cabinet ne viendra pas en discussion. Ou, s'il est fait allusion aux intentions de M. Caillaux, on ne paraît pas vouloir insister outre mesure.

Le ministre des finances, d'ailleurs, ne veut aborder la question qui le mettra aux prises avec M. Clemenceau et la majorité du cabinet que lorsque le vote de l'impôt sur le revenu sera acquis à la Chambre. Or la discussion du projet ne reprendra que mercredi prochain au Palais-Bourbon.

Le Conseil se contentera donc vraisemblablement d'examiner aujourd'hui le projet de retraite pour les mécaniciens de chemins de fer, d'autant plus que les ministres intéressés doivent être entendus par la commission sénatoriale dans l'après-midi.

Auguste Avril.

LE MONDE RELIGIEUX

LA DISSOLUTION

DE

la Diocésaine de la Gironde

Les bureaux de l'Association diocésaine de la Gironde ont été fermés ces jours-ci. Ils resteront fermés. Qu'est-ce à dire ? Et quelle est, à l'heure actuelle, la situation de l'œuvre créée dans des conditions si particulières par le cardinal Lecot et qui ne devait guère lui survivre ?

On sait comment le cardinal Andrieu, à peine nommé archevêque de Bordeaux, a prononcé l'arrêt de mort de l'Association diocésaine de la Gironde. Quelques-uns ont cru que la Diocésaine se trouvait, par le fait même, dissoute. Il n'en était rien. Il n'en pouvait rien être.

En effet, le cardinal Andrieu n'a pas encore été préconisé comme archevêque de Bordeaux. Il n'a point reçu ses bulles. Il ne peut accomplir, aussi longtemps qu'il ne les aura pas reçues, aucun acte de juridiction dans l'archidiocèse. Il a simplement fait connaître qu'il ne s'accommoderait point du système adopté et organisé par le cardinal Lecot, en vue surtout d'assurer l'existence de son clergé. C'est assez pour que la Diocésaine soit condamnée à disparaître à bref délai. Mais l'arrêt de mort prononcé, il reste à l'exécuter. Et ce n'est d'ailleurs pas le cardinal Andrieu, mais quand il aura reçu ses bulles, qui pourra procéder à cette exécution. La chose, au surplus, n'a point été sans quelque difficulté. Du moins soulève-t-elle une question un peu délicate. Je veux parler de la liquidation de l'actif.

Avant tout, il faudra dissoudre l'association. Et cela ne peut être fait légalement que par une assemblée générale. Le cas est prévu par les statuts, que j'ai sous les yeux. L'article 24 de ces statuts stipule que « l'assemblée générale a seule qualité... pour prononcer la dissolution de l'association et la dévolution des biens ».

De plus « la dissolution de l'Association diocésaine et la dévolution de ses biens ne pourront être décidées que par une assemblée générale comprenant au moins les deux tiers des membres de l'association et statuant à la majorité des trois quarts des voix » (art. 26). Le même article ajoute que « si l'assemblée générale convoquée à cet effet n'était pas en nombre pour délibérer, elle s'ajournerait à une autre date ultérieure, et la nouvelle assemblée pourrait délibérer valablement, quel que fût le nombre des votants, à la majorité des trois quarts des voix ».

Une fois la dissolution dûment votée, une commission, composée de trois membres de l'association, sera chargée de préparer la liquidation des biens et l'affectation de l'actif social. L'archevêque, président d'honneur, est de droit

l'un de ces membres. Le second est élu par le conseil central. Le troisième est élu par l'assemblée générale. Enfin, quand la commission ainsi composée aura réglé la question de la dévolution des biens, cette dévolution « devra être ratifiée par une dernière assemblée générale ».

C'est assez compliqué, comme on en peut juger. Et l'on voit par là à quel point se trompent ceux qui s'imaginent que la dissolution de la Diocésaine de la Gironde est un fait accompli. Pour qu'elle le devienne, deux assemblées générales au moins seront nécessaires, l'une qui en décidera et qui pourra être séance tenante celle de ses membres par lequel elle doit être statutairement représentée à la commission de liquidation, l'autre dont la besogne sera de ratifier l'œuvre de cette commission.

Est-ce à dire que la Diocésaine ait la moindre chance de survie ? Non point. Il ne serait pas raisonnable de supposer qu'il pût se former parmi les associés un groupe d'opposition assez important pour mettre en échec la volonté du Pape, transmise aux intéressés par le nouvel archevêque de Bordeaux. Mais l'exécution de cette volonté demanderait quelque délai. Et s'il est vrai, comme on l'a dit, que le cardinal Andrieu ait résolu de ne prendre possession du siège que lorsque l'affaire sera consommée, son installation s'en trouvera différée d'autant, voilà tout.

Par ailleurs, le délai qui lui faut bien prévoir pourra être assez long, à cause des difficultés spéciales avec lesquelles la commission de liquidation va nécessairement se heurter. Au profit de qui fera-t-elle la dévolution qui lui incombe ? La réponse n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire.

Nous nous trouvons effectivement en présence d'une association dont l'espèce est un peu exceptionnelle en somme, quoiqu'elle se réclame du droit commun de 1901. Lorsqu'une association fondée en vertu de la loi du 1^{er} juillet 1901 se dissout, il est d'usage qu'elle devolve ses biens à quelque autre association similaire. C'est précisément ce que ne peut pas faire la Diocésaine de la Gironde, attendu que d'association similaire il n'en existe point.

On pourrait en créer une. Mais on s'enfermerait alors dans un cercle vicieux, et il n'y faut donc point songer.

Voudrait-on dévoluer tout bonnement les biens dont il s'agit à l'archevêque de Bordeaux, à charge, bien entendu, d'en faire lui-même la répartition au mieux des intérêts religieux ? Ce serait parfait en ce sens que cela répondrait à l'œuvre créée dans des conditions si particulières par le cardinal Lecot et qui ne devait guère lui survivre ?

On sait comment le cardinal Andrieu, à peine nommé archevêque de Bordeaux, a prononcé l'arrêt de mort de l'Association diocésaine de la Gironde. Quelques-uns ont cru que la Diocésaine se trouvait, par le fait même, dissoute. Il n'en était rien. Il n'en pouvait rien être.

En effet, le cardinal Andrieu n'a pas encore été préconisé comme archevêque de Bordeaux. Il n'a point reçu ses bulles. Il ne peut accomplir, aussi longtemps qu'il ne les aura pas reçues, aucun acte de juridiction dans l'archidiocèse. Il a simplement fait connaître qu'il ne s'accommoderait point du système adopté et organisé par le cardinal Lecot, en vue surtout d'assurer l'existence de son clergé. C'est assez pour que la Diocésaine soit condamnée à disparaître à bref délai. Mais l'arrêt de mort prononcé, il reste à l'exécuter. Et ce n'est d'ailleurs pas le cardinal Andrieu, mais quand il aura reçu ses bulles, qui pourra procéder à cette exécution. La chose, au surplus, n'a point été sans quelque difficulté. Du moins soulève-t-elle une question un peu délicate. Je veux parler de la liquidation de l'actif.

Avant tout, il faudra dissoudre l'association. Et cela ne peut être fait légalement que par une assemblée générale. Le cas est prévu par les statuts, que j'ai sous les yeux. L'article 24 de ces statuts stipule que « l'assemblée générale a seule qualité... pour prononcer la dissolution de l'association et la dévolution des biens ».

De plus « la dissolution de l'Association diocésaine et la dévolution de ses biens ne pourront être décidées que par une assemblée générale comprenant au moins les deux tiers des membres de l'association et statuant à la majorité des trois quarts des voix » (art. 26). Le même article ajoute que « si l'assemblée générale convoquée à cet effet n'était pas en nombre pour délibérer, elle s'ajournerait à une autre date ultérieure, et la nouvelle assemblée pourrait délibérer valablement, quel que fût le nombre des votants, à la majorité des trois quarts des voix ».

Une fois la dissolution dûment votée, une commission, composée de trois membres de l'association, sera chargée de préparer la liquidation des biens et l'affectation de l'actif social. L'archevêque, président d'honneur, est de droit

l'un de ces membres. Le second est élu par le conseil central. Le troisième est élu par l'assemblée générale. Enfin, quand la commission ainsi composée aura réglé la question de la dévolution des biens, cette dévolution « devra être ratifiée par une dernière assemblée générale ».

Mais sera-t-elle unanime ? Si elle ne l'est pas, et que la légalité ait à souffrir des décisions prises, n'importe quel membre de ladite assemblée pourrait introduire un recours devant les tribunaux contre ces décisions.

Il faut d'ailleurs espérer que les choses se passeront pacifiquement et que l'on trouvera le moyen de tout concilier. Mais enfin ce ne sera peut-être pas très facile, et il faudra sans doute plus de temps qu'on ne l'avait cru tout d'abord au jugé.

D'autant que les catholiques de la Gironde paraissent être fort divisés sur la question de la Diocésaine. Celle-ci est des détracteurs, lesquels n'épargnent point les hommes qu'on savait être le plus dévoués à l'œuvre du cardinal Lecot. Par ce qui vient de se passer à Bordeaux où un homme, M. de Polleport, a pu tenir sous son joug tout le clergé parce que le gouvernement le considérait comme seul chef de la culture diocésaine, le public, à quelque opinion qu'il appartienne, dira qu'en effet le Pape ne pouvait exposer tous les prêtres de France, dans chaque commune ou diocèse, à être soumis aux volontés d'un homme sans mandat. « Ainsi s'exprime dans un journal catholique de Bordeaux, au lendemain de la promotion du cardinal Andrieu, M. Hillaire-Darri-grand.

Ces lignes, d'ailleurs si profondément injustes, accusent une assez profonde divergence de vues entre les catholiques de la Gironde. Ceux qui pensent comme M. Hillaire-Darri-grand triomphent, bien entendu, de la disparition imminente de la Diocésaine, et l'on peut croire qu'ils n'ont pas le triomphe fort discret. Est-il possible que les délibérations des prochaines assemblées générales de l'association en soient quelque peu influencées ? Les gens condamnés au suicide peuvent bien perdre un peu de leur sang-froid à entendre railler leur agonie.

Julien de Narfon.

LA PRESSE DE CE MATIN

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Paris-Journal :

M. Vesnitch, ministre de Serbie, a déclaré à notre confrère au sujet des relations austro-serbes :

« L'Autriche ne nous a certainement pas envoyé un ultimatum, car la Serbie n'a fourni aucun prétexte à une semblable mesure de la part du puissant empire. Je vous répète donc que nous attendons, en toute confiance, le résultat des pourparlers en cours entre les grandes puissances et nous, je suis, au surplus, convaincu que toutes les difficultés pendantes s'aplaniront au mieux des intérêts de tous et sans que la paix soit troublée. »

L'opinion : M. Vesnitch, ministre de Serbie, a déclaré à notre confrère au sujet des relations austro-serbes : « L'Autriche ne nous a certainement pas envoyé un ultimatum, car la Serbie n'a fourni aucun prétexte à une semblable mesure de la part du puissant empire. Je vous répète donc que nous attendons, en toute confiance, le résultat des pourparlers en cours entre les grandes puissances et nous, je suis, au surplus, convaincu que toutes les difficultés pendantes s'aplaniront au mieux des intérêts de tous et sans que la paix soit troublée. »

« Je viens d'arriver à l'archipel des Kerguelen, Rallier du Baty et ses compagnons s'étaient mis à excursionner, à pied ou en bateau, par trois équipes de deux, visitant surtout en détail la plus grande et la plus intéressante des îles de cet archipel. Ils n'y découvrirent pas une seule plante vivante. Mais une végétation luxuriante, de magnifiques pâturages, malheureusement inutiles, et d'autres choses encore. »

Sans l'outillage nécessaire, écrit le chef de la mission, sans connaissances spéciales, nous avons pu cependant constater la présence de quatre gisements de charbon...

N'y eût-il que cette découverte, si importante en ce point de l'Océan pour les approvisionnements possibles de notre marine, l'aventure valait la peine que se soit donnée nos explorateurs. Mais ce n'est pas tout. L'expédition fournira de nouveaux documents aux instructions nautiques existantes :

Nous avons pu lever des croquis de plusieurs bons mouillages et fixer, à l'intérieur, la position de plusieurs sommets remarquables. De simples calculs de latitude nous ont permis de rectifier des erreurs dépassant un mille dans la position de certains caps importants. Enfin, un grand nombre de récifs omis sur la carte ont été relevés par nous.

Et d'autre part, si la faune est absente de l'île, elle abonde tout autour :

Nous avons pu voir cet hiver que les baleines pullulaient dans toutes les baies... La magnificence industrie de la pêche à la baleine, qui donnait autrefois à notre pays ses meilleurs marins, a-t-elle donc, pour toujours, cessé d'être française ?

Cette pêche peut donner plus encore que

La Libre Parole, sous la signature de M. Drumont :

A propos de « la nomination prochaine » de l'abbé Loisy à la chaire de l'Histoire des religions au Collège de France :

Loisy a commencé par se contempler lui-même par le besoin de dire du nouveau ou quelque chose qui parût nouveau ; il a été un Arius chrétien, piteux et sans disciples. Abandonné, isolé, désespéré, il n'a pu songer à demander pardon à son divin Maître.

Quand Feilchenberg, qui est une sorte d'incarnation d'Antéchrist, a organisé dans les églises des conférences le culte de l'humanité, le culte de l'homme se proclamant Dieu lui-même, des prêtres apostats président à ces profanations, à ces fêtes sacrilèges ; ils prennent le nom de cérémoniaires. L'abbé Loisy serait de ces cérémoniaires.

ECHOS & NOUVELLES

Le Petit Parisien :

La Cour de cassation a rendu un arrêt disant que « lorsque l'inculpé placé sous mandat de dépôt, a été condamné avec sursis, le bénéfice du sursis demeure suspendu pendant le délai de l'appel et pendant l'instance d'appel, si appel est interjeté ».

M. Berenger, sénateur et auteur de la loi de sursis, a déclaré à notre confrère :

Elle est mal interprétée parce que mal conçue, dit-on. Eh bien, nous la modifierons, ou plus exactement, je proposerai à mes collègues de la modifier.

La loi de sursis peut être appliquée par la Cour d'assises, malheureusement elle ne l'est presque jamais... Et pourquoi ? Parce que le jury n'est pas appelé à se prononcer... et bien souvent il préfère acquiescer que de faire condamner à une forte peine un coupable dont le crime lui paraît en partie excusable.

Le Petit Journal :

Un terrible incendie a détruit ce matin deux maisons situées rue Bonhomme, à quelques mètres du nouveau musée d'histoire naturelle : il y a deux mortes et une blessée.

Le marin Laurent, et un ouvrier de l'arsenal Saint-Roman ont fait des prodiges comme sauveurs.

A un moment donné quand ils allaient atteindre et sauver Mme Hamelin, celle-ci se trouva séparée d'eux par une flamme énorme. Mme Hamelin poussa un cri horrible, roula sur le toit et alla s'abîmer sur le pavé : elle fut tuée net.

Il y a deux autres victimes, une bonne Victorine Baratte, âgée de vingt-deux ans, et Mme veuve Haguin, âgée de soixante-quatre ans.

De Limoges. M. Buisson des Leszes, doyen des conseillers généraux de la Haute-Vienne, vient de mourir au Leszes, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dans sa propriété de la commune de Nantiat.

Le défunt était maire de cette commune depuis 45 ans.

M. Buisson des Leszes, qui était un ingénieur distingué, était l'auteur du premier projet de métropolitain de Paris.

Une Curieuse Aventure

A peine débarqué de la première expédition antarctique française, qui avait duré deux ans, un des compagnons du docteur Charcot, M. Rallier du Baty, se présentait un beau matin à la Société de géographie.

« J'ai la nostalgie du large, dit-il au baron Hulot, secrétaire général de la Société, qui me racontait hier cette histoire. J'ai encore besoin de prendre l'air et de voir du pays. Dans le sud de l'Océan Indien, à peu près à égale distance de l'Australie et de l'Afrique, sont des îles françaises qu'on me semble avoir quelque peu oubliées depuis l'époque où, en 1772, Kerguelen les découvrit. Il serait intéressant d'aller voir ce qui s'y passe. »

« Je viens d'arriver à l'archipel des Kerguelen, Rallier du Baty et ses compagnons s'étaient mis à excursionner, à pied ou en bateau, par trois équipes de deux, visitant surtout en détail la plus grande et la plus intéressante des îles de cet archipel. Ils n'y découvrirent pas une seule plante vivante. Mais une végétation luxuriante, de magnifiques pâturages, malheureusement inutiles, et d'autres choses encore. »

Sans l'outillage nécessaire, écrit le chef de la mission, sans connaissances spéciales, nous avons pu cependant constater la présence de quatre gisements de charbon...

N'y eût-il que cette découverte, si importante en ce point de l'Océan pour les approvisionnements possibles de notre marine, l'aventure valait la peine que se soit donnée nos explorateurs. Mais ce n'est pas tout. L'expédition fournira de nouveaux documents aux instructions nautiques existantes :

Nous avons pu lever des croquis de plusieurs bons mouillages et fixer, à l'intérieur, la position de plusieurs sommets remarquables. De simples calculs de latitude nous ont permis de rectifier des erreurs dépassant un mille dans la position de certains caps importants. Enfin, un grand nombre de récifs omis sur la carte ont été relevés par nous.

Et d'autre part, si la faune est absente de l'île, elle abonde tout autour :

Nous avons pu voir cet hiver que les baleines pullulaient dans toutes les baies... La magnificence industrie de la pêche à la baleine, qui donnait autrefois à notre pays ses meilleurs marins, a-t-elle donc, pour toujours, cessé d'être française ?

Cette pêche peut donner plus encore que

La Libre Parole, sous la signature de M. Drumont :

A propos de « la nomination prochaine » de l'abbé Loisy à la chaire de l'Histoire des religions au Collège de France :

Loisy a commencé par se contempler lui-même par le besoin de dire du nouveau ou quelque chose qui parût nouveau ; il a été un Arius chrétien, piteux et sans disciples. Abandonné, isolé, désespéré, il n'a pu songer à demander pardon à son divin Maître.

Quand Feilchenberg, qui est une sorte d'incarnation d'Antéchrist, a organisé dans les églises des conférences le culte de l'humanité, le culte de l'homme se proclamant Dieu lui-même, des prêtres apostats président à ces profanations, à ces fêtes sacrilèges ; ils prennent le nom de cérémoniaires. L'abbé Loisy serait de ces cérémoniaires.

d'excellents marins. Et décidément il est heureux que Rallier du Baty ait eu besoin, au retour du pôle Sud, d'aller de nouveau « prendre l'air et voir du pays ».

Charles Dauzat.

A L'HOTEL DE VILLE

LES TRAMWAYS. — UN SOUTERRAIN POUR TRAMWAYS.

Le Conseil municipal, qui devait tenir séance hier, a préféré laisser le Conseil général s'occuper de la question des tramways. C'est donc M. Marquet qui a pris place au fauteuil. M. Poirier de Naray a d'abord fait une proposition, relative aux tarifs, dont il a demandé le renvoi à la commission. On paierait 0.40 pour une section de 45 mètres, deux ou plusieurs sections en 2^e classe ou 0.15 pour une section, plus 0.25 en 1^{re} classe. Les correspondances valables une heure, de classe à classe et donnant droit à toutes les lignes de tramways et d'omnibus qui prendraient contact avec la ligne qu'on quitterait, seraient délivrées aux prix de 0.20 en 2^e classe et de 0.30 en 1^{re} classe. Les sections seraient de 3 à 4 kilomètres.

Après quoi, le Conseil général s'est occupé du réseau des tramways mécaniques des environs de Paris, il a achevé l'examen du réseau municipal des tramways.

Nous signalerons le dépôt d'une proposition intéressante. Elle émane de M. Chassagnon-Doyon, qui s'est mis d'accord avec MM. Fromont-Meurice et César Caire. Ce dernier conseiller allait réclamer un passage pour les piétons, sous la place Saint-Augustin. Il s'est rallié momentanément au projet de ses collègues qui consiste à creuser des souterrains en croix sous la place Saint-Augustin afin que les omnibus et les tramways, venant du boulevard Haussmann et du boulevard Maeshesher, empruntent cette voie et dégagent ainsi la chaussée. Ces souterrains seraient d'autant plus nécessaires que lorsque la réorganisation des transports en commun sera accomplie, la circulation des omnibus et tramways, aux principaux carrefours de Paris, sera pour le moins doublée. Malheureusement, la réalisation du projet, étant donnée la longueur de la rampe qui devrait commencer à une assez grande distance de la place, ne serait praticable que si les chaussées avaient au moins 60 mètres de largeur. Le boulevard Haussmann n'a que 30 mètres. L'ingénieur de la Ville, M. Turry, estime cependant que le projet mérite d'être étudié de près.

Janville.

LA JOURNÉE

Obsèques : Mine de Clereq née Montmagny (Saint-François-Xavier, 40 h. 1/2).

Exposition : Ameublements, tapisseries, décorations aubusson. Chez Mercier frères, 100, faubourg Saint-Antoine.

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Gautherot : « la France à la veille de la Révolution » (5 h. 1/4).

Ecole des hautes études sociales, 16, rue de la Sorbonne : M. Henry Cochon : « Fra Angelico et son école » (4 h. 1/4). — M. Yann Morvan Goblet : « la Renaissance celtique contemporaine » (5 h. 1/2). — M. Bernstein : « le Domaine du syndicat et ses limites » (5 h. 1/2).

Collège libre des sciences sociales, 28, rue Serpente : M. Broda : « les Forces morales de l'âme slave » (4 h. 1/2). — M. Lagardelle : « Fourrier et son temps » (5 h. 1/2).

M. Abel Lefranc : « Explication du Pantaque de Rabalais » (Collège de France, 2 h. 3/4). — M. le commandant Renard : « Différents types d'appareils d'aviation » (4 h. rue de Rennes, 8 h. 1/2). — M. Henry van Dyke : conférence en anglais sur les Etats-Unis (Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, 5 heures). — M. Marage : « la Voix parlée et chantée » (Sorbonne, amphithéâtre de physiologie, 5 h. 1/2). — M. le baron Jean de Neuville : « Trois Semaines au Maroc, en colonne avec le général d'Amade » (4, rue de Trévise, 8 h. 3/4). — M. le capitaine de vaisseau Amet : « la Maîtrise de la mer » (184, boulevard Saint-Germain, 8 h. 3/4).

Fêtes et banquets : Bal annuel de la Société des Anciens élèves des Ecoles d'arts et métiers (hôtel Continental). — Banquet et bal de la « Légion », société de secours mutuels des anciens officiers, sous-officiers et soldats de la légion étrangère, sous la présidence de M. Eugène Etienne (8, rue Danton, 7 heures). — Soirée musicale, artistique et littéraire du Photo-Touring (97, boulevard Raspail, 8 h. 1/2). — Bal de la Chambre syndicale de la bijouterie fantaisie (Grand-Hôtel, 10 heures).

Informations

M. Picard contre M. Caillaux. — Ce n'est point de marine qu'il s'agit ici, mais de l'Exposition de 1900.

M. Picard, dans son rapport sur la liquidation de l'Exposition universelle, a démontré que les bénéfices nets de l'Exposition se montaient à dix millions, et non à trois millions six cent mille francs. La Ville de Paris, aux termes de la convention conclue avec le syndicat des exposants, aurait donc droit à cinq millions (moitié des bénéfices), et non pas seulement à un million huit cent mille francs qu'elle a touchés.

Le préfet va, dit-on, réclamer à l'Etat ces trois millions. On affirme qu'un mémoire en ce sens sera introduit prochainement.

Syndicat de la presse militaire. — L'assemblée générale annuelle du Syndicat de la

Feuilleton du FIGARO du 20 février

La Mode au Théâtre

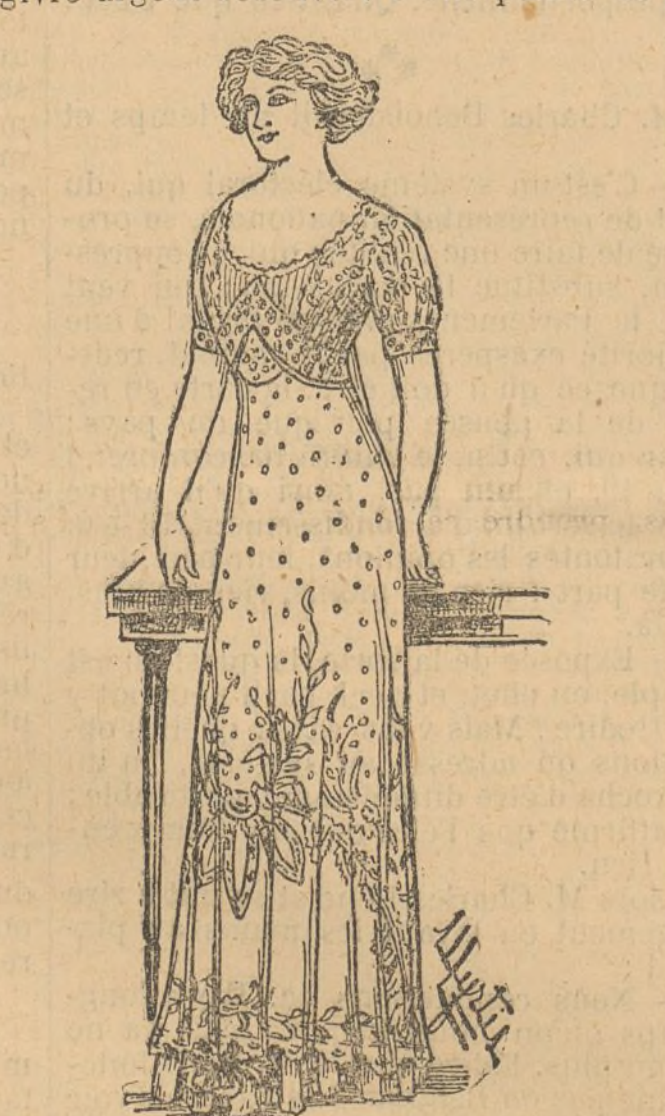
AU GYMNASÉ

Les répétitions et les premières données au théâtre de Madame ont toujours été renommées pour leur élégance ; elles figurent au nombre des solennités mondaines et les plus attendues et les plus select ; mais quand les auteurs joués dans ce cadre charmant s'appellent Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, alors cela devient admirable.

On sait, en effet, tout ce que ces deux noms représentent pour Paris et quel est leur prestige. Une première de ces heureux hommes est une fête dont une Parisienne « doit avoir été ». Aussi quel tournoi étourdissant que de jolies femmes, que d'exquises toilettes ! Ce fut un ravissement, et jamais salle plus éblouissante n'admira sur la scène comédiennes mieux parées.

Mlle Marthe Régnier, la principale et exquise interprète, tout d'abord, semble détachée des fanfreluches en la simplicité gracieuse de sa robe de baliste bleu et blanc avec ceinture de toile de Jouy, devient fort élégante lorsqu'on lui

annonce la venue de celui qu'elle aime, et cela donne lieu à l'exhibition d'une jolie robe de dîner qui est en tulle rose givre-argent recouvert d'une pointe de



Toilette portée par Mlle Marthe Régnier

Modèle Martial et Armand.

rose dans les plis de laquelle

presse militaire à eu lieu, jeudi soir, sous la présidence de M. Emile Massard, président. Après lecture des rapports, il a été procédé à la réélection des membres du comité sortants.

Sont élus : MM. Anet, Arnaud, J.-L. Brunet, Roger Trousselle et Albert Hans.

En outre, M. Emile Massard a été élu, à l'unanimité, président pour quatre années.

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

M. Busson-Billaud a été élu hier membre du conseil de l'ordre des avocats, par 283 voix, en remplacement de M. le bâtonnier Danet, décédé. C'était le troisième tour de scrutin ; M. Thiblin avait obtenu 125 voix et M. Dufraisse 78 voix.

M. André Gaucher faisait appel hier de la condamnation prononcée contre lui le 21 janvier pour avoir dit à l'audience :

« Je savais déjà que les magistrats de la Cour de cassation étaient des faussaires, j'aurais dû me méfier. »

Il déclara qu'il avait entendu « porter une accusation publique » et son avocat, M. Joseph Ménard, en alléguant que les magistrats de la 10^e Chambre n'avaient pas à relever un outrage adressé à la Cour de cassation, réclama l'acquiescement de son client.

M. Maxwell, au nom du ministère public, demanda confirmation pure et simple du jugement.

Arrêt à huitaine.

De nouveaux manifestants étaient poursuivis hier devant la 11^e Chambre correctionnelle.

A la demande de leurs avocats, MM. Maurice Pujol, Martin, Dauvergne, Souppart, du Tertre, Lequeu d'Entremaux ont obtenu une remise à trois jours, afin de pouvoir faire entendre des témoins.

MM. Derange et de Bouteiller se sont présentés, défendus par M^{rs} Hippolyte Reverdy et Watrin. M. Monnot des Angles, substitut, soutenait l'accusation.

M. Thalamas, entendu comme témoin, déclara n'avoir vu parmi les visages des ses agresseurs qu'une figure caractéristique. « Je ne la retrouve pas à l'audience, ajoute-t-il. »

Le Tribunal condamne M. Dorange à quinze jours de prison et M. de Bouteiller à huit jours.

En simple police, seize manifestants comparaissent pour avoir participé aux manifestations de la Comédie-Française, de l'Odéon et de la Sorbonne.

Ils ont été condamnés à des peines variant de 5 francs à 15 francs d'amende et à 5 jours de prison.

Voici, dans l'affaire de M. de Bouteiller, inculpé d'avoir crié « A bas Thalamas ! » et « Vive le Roy ! », un des principaux témoins :

« Il est, au contraire, de toute justice de lui appliquer la loi dans toute sa rigueur, ne serait-ce que pour faire un exemple, mettre fin à ces fanatiques à respecter les opinions de leurs concitoyens et la forme du gouvernement établi... »

M. de Bouteiller a été condamné à 15 francs d'amende et à deux jours de prison.

(De notre correspondant particulier)

Remmes. — Une singulière erreur de procédure avait fait passer le jugement du Conseil de guerre qui avait acquitté le soldat Le Berre, l'agresseur de Mmes Dietz-Monin et Tribie.

Une seconde comparution du soldat a abouti aujourd'hui à un second acquittement — qu'on suppose définitif.

Nouvelles Diverses

RUPTURE D'UNE CONDUITE D'EAU

Une grosse conduite d'eau s'est subitement rompue hier matin, à sept heures, avenue d'Antin. En quelques minutes, les cours des immeubles situés aux numéros 41 et 43 furent envahis par l'eau qui atteignit bientôt une hauteur de trente centimètres.

On dut fermer les bouches de distribution et arrêter la conduite avec un tampon de tôle. La chaussée a été défoncée sur une dizaine de mètres de longueur et cinq mètres de largeur.

MATTIS EN CORRECTIONNELLE

Séraphin Mattis comparaitra, le 4^e mars prochain, en correctionnelle, devant la 11^e Chambre que présidera M. Fournel.

M. Chalmel assistera Mattis, contre lequel est retenue la double inculpation de

« violences et outrages à un fonctionnaire de l'ordre administratif dans l'exercice de ses fonctions ».

ABUS DE CONFIANCE

M. Fetré, commissaire de police, a arrêté hier matin, sur mandat de M. Bourdeaux, juge d'instruction, M. Hernoux-Rousseau, directeur de la Société des assurances mutuelles, rue de Bondy.

M. Hernoux-Rousseau est inculpé d'abus de confiance commis au préjudice de sa propre société.

DISPARITION D'UN ENFANT

Mme veuve Berthelot, journalière, 23, rue Labois-Rouillon, à la Villette, vient de signaler à la préfecture de police la disparition de son fils Raymond, un petit garçon de dix ans, qu'elle avait envoyé faire une commission dans le quartier, et qui n'a pas reparu à son domicile.

Voici le signalement de l'enfant : taille 1 m. 40 environ, cheveux bruns, yeux noirs, palette noir, pantalon de velours.

Il est coiffé d'une casquette de jockey et chaussé de galoches.

Cette disparition cause une vive émotion à la Villette.

LE CRIME DE LA RUE AMELOT

L'assassin présumé de la fille Deslot, trouvée, on s'en souvient, étranglée dans la chambre d'un hôtel meublé de la rue Amélot, a été arrêté hier par la Sûreté.

C'est un nommé Georges Lebouton. Interrogé par M. Bourgeois, juge d'instruction, il proteste de son innocence.

LES MANIFESTATIONS DU QUARTIER LATIN

On sait qu'au cours des dernières manifestations du quartier Latin, des jeunes gens, restés inconnus, ont mutilé la statue de Trarieux.

Une enquête sur ces faits vient d'être ouverte sur l'ordre du procureur de la République.

ACCIDENTS

Un petit garçon de dix ans, Marcel Faye, a été renversé hier à trois heures de l'après-midi rue de la Convention par un tramway Porte de Vincennes-Porte de Saint-Cloud.

Grièvement blessé, il a été transporté à l'hôpital des Enfants malades.

— Avenue Mac-Mahon, une automobile a renversé hier soir M. Arsène Brunet, rentier, qui, après avoir reçu des soins dans une pharmacie, a été ramené à son domicile avenue de la Grande-Armée.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Murtrière de son mari

Versailles. — Cette nuit, à Rueil, un nommé Jules Triquet, âgé de trente-deux ans, rentier, se femme lui ayant adressé quelques reproches, il tomba sur elle à coups de poing. Effrayée, celle-ci saisit un revolver et fit feu sur l'ivrogne qui, atteint à la tempe, tomba. A six heures du matin, il rendait le dernier soupir.

La femme a été arrêtée ce matin et ses deux enfants ont été recueillis par l'asile de Rueil.

Suicide d'un jeune soldat

Epinal. — Le soldat C..., du 31^e régiment d'infanterie, en garnison à Epinal, originaire du quatorzième arrondissement de Paris, s'est suicidé cette nuit, étant de faction au parc à fourrages.

Un tremblement de terre

Grenoble. — Une secousse sismique, qui a duré environ deux secondes, a été ressentie hier matin dans la région, notamment à Vizille, à Saint-Georges-de-Commiers et à La Motte-d'Aveillans.

Un violent incendie

Cherbourg. — Un incendie qui a tout de suite pris de grandes proportions a dévoré plusieurs immeubles du quartier ouvrier. Une femme de trente ans s'est tuée en se jetant par une fenêtre ; une autre femme, âgée celle-ci, a été retrouvée carbonisée.

Argus.

LES THÉÂTRES

Gymnase : L'Ané de Buridan, comédie nouvelle en trois actes de MM. Robert de Fiers et A. de Caillavet.

La pièce dont le théâtre du Gymnase donnait hier la première représentation a tous les agréments qui valent aux spirituels auteurs du Roi et des Sentiers de la vertu de si jolis triomphes : la verve mousonneuse, la fantaisie buissonnière, cette grâce nonchalante et hardie qui fait de MM. Robert de Fiers et Gaston de Caillavet les petits maîtres de la comédie légère. L'Ané de Buridan a obtenu le plus vif succès. Sur un thème menu, MM. de Fiers et de Caillavet ont brodé de brillantes variations avec l'assurance d'artistes assez confiants dans leur virtuosité pour dédaigner les ressources qu'offrent, à des écrivains d'imagination moins riche, des péripéties soigneuse-

ment aménagées. Le genre est périlleux, car il implique un tour de force sans cesse renouvelé. Il est délicieux aussi, et il a déjà ses patrons auxquels le théâtre contemporain doit quelques-uns de ses plus délicats chefs-d'œuvre, Meilhac et Halévy.

L'Ané de Buridan procède de la verve qui inspira à MM. de Fiers et de Caillavet leur première pièce du Gymnase : L'Eventail. L'Eventail nous montrait une femme irrésistible qui, lorsqu'elle parait et sans presque y prendre garde, tourne toutes les têtes et asservit à son charme les hommes désarmés. Dans L'Ané de Buridan, cette terrible puissance de séduction appartient à un homme, M. Georges Boullains, qui n'a qu'à se montrer pour entraîner aussitôt tous les cœurs après soi. C'est dans la villa, où il vient rejoindre, à Saint-Lunaire, son ami M. de Versannes, que nous assistons aux premiers ravages exercés par cet intrépide séducteur. M. de Versannes, qui est un mari très moderne, habite là en compagnie de sa femme et de sa maîtresse, Mme Fernande Chantal, qu'il a invitée à passer la saison chaude au bord de la mer. Il hospitalise également la fille d'un de ses amis mort récemment, la jolie Micheline, qui est une petite personne émancipée d'allures, un peu sentimentale et turbulente, mais, au fond, très honnête. En un instant Georges a conquis Mme de Versannes, Mme Chantal et Micheline. Bien plus, il a recueilli dans ses bras une cabotine, Vivette Lambert, que M. de Versannes a engagée pour jouer la comédie et dans laquelle il reconnaît une ancienne camarade de Paris. Georges Boullains, qui est un viveur ordonné, commence par prendre Vivette pour maîtresse afin de débrouiller à loisir ses sentiments et de décider s'il s'engagera dans une liaison sérieuse avec Fernande Chantal ou avec Odette de Versannes.

Le deuxième acte nous le présente en proie à ces perplexités, dans les conditions les plus amusantes. Georges, en revenant du Casino, soumet d'abord son incertitude à Vivette Lambert, qu'il a installée chez lui. Cette artiste dramatique a le sens de la dignité : il lui déplaît d'entendre son amant lui exposer une crise sentimentale dans laquelle elle n'a point même le petit rôle. L'indifférence de Georges la révolte au point que, sans tarder davantage, malgré l'heure tardive, elle s'habille à la hâte et dit adieu au frivole Boullains. Celui-ci n'est d'ailleurs nullement troublé par cette brusque rupture. Il se couche tranquillement, et il est à peine étendu dans son lit qu'on frappe à la porte : c'est Lucien de Versannes qui, n'ayant pas envie de dormir, vient lui faire visite. Lucien a appris la double intrigue de Georges avec sa femme et avec sa maîtresse. Il ne se montre pas d'ailleurs choqué par la conduite de son ami. Mais il entend d'abord ne pas être trompé : c'est une faiblesse dont il s'excuse en demandant à Georges de choisir entre Odette de Versannes et Fernande Chantal. Si Georges opte pour Odette, il divorcera ; et il épousera Fernande ; s'il préfère Fernande, il la lui transmettra loyalement et se consolera avec son épouse. La scène est tout à fait originale et piquante. Les auteurs l'ont conduite avec tant de tact, d'esprit, de belle humeur et d'adresse, qu'on ne songe même pas à remarquer ce qu'elle a de scabreux. Cependant, le beau Boullains demeure irresolu ; Lucien doit quitter la place sans obtenir une réponse. Mais, en parlant, il laisse à Georges un pli cacheté que celui-ci devra ouvrir seulement plus tard, quand il aura fixé son choix. Dans cette lettre, Lucien, qui connaît le cœur de Georges, beaucoup mieux que Georges ne le connaît lui-même, a écrit le nom de la personne dont la grâce sera la plus forte. Et, cette privilégiée, ce n'est ni Odette, ni Fernande : c'est la petite Micheline.

M. de Versannes, qui est un homme d'esprit, a compris que les assiduités de Boullains auprès d'Odette et de Fernande n'étaient point dangereuses et qu'au contraire ce garçon, innocent à sa manière, était parvenu à l'état où les anciens viveurs font d'excellents maris. C'est pour Micheline, à laquelle il a voué une affection quasi paternelle, qu'il engage son officieuse intrigue, prévu, est préparé de la façon la plus sentimentale et vaillante. Micheline, qui a voulu fuir Saint-Lunaire après avoir constaté que Georges renonce décidément à la remarquer, trouve une dernière tentative. La scène, d'une jolie hardiesse, est ravissante. Convince que Boullains ne saurait être épris que de personnes dépravées, la brave petite s'accuse de fautes imaginaires avec une si charmante maladresse que le jeune homme, ému d'abord, puis touché de la grâce en découvrant l'artifice, voit enfin clair dans son cœur. Et tandis que Micheline, épuisée par la fatigue, s'assoupit sur un canapé, le bon

viveur, après l'avoir recouverte d'un châle avec des soins déjà conjugaux, dépose entre ses mains inertes, prudemment, une lettre où il annonce son désir de l'épouser. Ensuite, il s'éloigne sur le bout des pieds, et il s'écroule dans un tour de force adoucissant et d'une allure si saine, s'achève, sentimentalement, sur une note de tendresse. Plus heureux que l'Ané de Buridan, qui mourut de faim et de soif faute de pouvoir choisir entre un sac d'eau et un sac d'avoine, Georges aura eu la chance de voir une initiative étrange se substituer à sa volonté débile ; une jolie petite main l'entraînera, loin des incertitudes, vers une terre modèle, où il vieillira confortablement.

L'Ané de Buridan est remarquablement joué. Mlle Marthe Régnière trouve dans le rôle de Micheline le prétexte d'une de ses plus ravissantes créations ; elle a montré, avec le plus délicieux talent, tous les aspects de cette jeune personne espiegle, sensible et délicate. Mlle Mistinguett, qui n'était encore connue que par ses succès de cafés-concerts, a fait les plus heureux débuts dans la comédie de caractère ; elle fut une Vivette Lambert d'une fantaisie pittoresque et d'une excentricité savoureuse. M. Gaston Dubosc a porté avec beaucoup de désinvolture, de cranerie, d'inconscience légère et de faulx ingénue le rôle de Georges Boullains. M. Dumény fut parfait de tact, de distinction et de finesse dans le personnage de Lucien de Versannes. Le reste de l'interprétation est excellent avec MM. Jean Dax, Arvel et Paul-Edmond ; Mlle Catherine Fonteney et Frévalles, qui représentent avec beaucoup d'élégance et d'agrément Fernande Chantal et Odette de Versannes.

En même temps que le Gymnase donnait la première représentation de L'Ané de Buridan, le théâtre Antoine renouvelait son affiche avec trois pièces de valeur inégale : la Guerre, le Donataire et Lorsque l'enfant parait.

La première de ces œuvres obtint, paraît-il, un grand succès en Allemagne. C'est une sorte de drame antimilitariste, violent et sommaire, dont l'auteur, M. Robert Reinert, expose en trois tableaux les horreurs de la guerre. Deux de ces tableaux, le premier et le troisième, présentent un champ de bataille encombré de moribonds bavaux ; le deuxième nous introduit dans une famille bourgeoise où l'on se réjouit sans mesure d'une victoire qui coûte la vie à cinquante mille hommes. MM. Auguste Germain et Trébor, qui sont des hommes d'esprit, ont eu la singulière idée d'adapter pour le public français cette œuvre déclamatoire et d'un symbolisme puéril. Elle a paru plus ennuyeuse encore qu'épouvantable ; les spectateurs l'ont écoutée sans patience et même ils n'ont pas caché leur mauvaise humeur.

Lorsque l'enfant parait, de M. Charles Esquier, est une amusante pochade. C'est l'histoire d'une dame galante qui, afin d'assurer l'avenir de son enfant, lui assure deux pères. Une rencontre fortuite des deux hommes apprend à chacun d'eux qu'aucun n'a droit à un tel honneur. Léonide — c'est le nom de la mère prévoyante — s'alarme d'abord en voyant sa ruse découverte. Mais MM. Gaston de Moularmé et Arsène Lechauchilliers sont des hommes d'habitude. Accablés aux joies de la paternité, qu'ils trouvent charmantes, ils gardent leur affection à la mère et à l'enfant.

Le Donataire, de M. Léon Madard, est une paysannerie agréable, dans le ton des pièces de l'ancien Théâtre libre. Un riche fermier qui n'a point d'enfants, ne veut pas voir l'état héritier de son bien, et il fait donation de ses propriétés à un gars du pays. Le premier soin de celui-ci est de maltraiter le bienfaiteur qui s'est dévoué à son profit. Un notaire retors suggère alors au vieillard un moyen ingénieux de se venger : épouser une fille grosse et, grâce à la survenance de l'enfant, faire casser la donation. Cette pièce réaliste a été remarquablement interprétée par Mlle Lavigne et par M. Henry-Houry.

Francis Chevaiss.

Théâtre Alexandre : Répétition générale de la Ville morte, tragédie en cinq actes, de G. d'Annunzio. Traduction russe de Mme Grynewski.

(DE NOTRE CORRESPONDANT)

Saint-Petersbourg, 29 janvier/1^{er} février.

La représentation de la tragédie si poignante du poète italien marqua sans aucun doute dans les annales théâtrales de la Russie une date historique, non pas seulement parce que la Ville morte est la première œuvre de d'Annunzio adoptée ici, mais aussi et surtout parce qu'elle fut acceptée par le théâtre Alexandre sur la scène duquel sa puissance originale devait contraster singulièrement avec les pièces éminemment classiques du répertoire, elle constitue un événement artistique dont l'importance n'échappera à personne.

D'une belle tenue littéraire, l'excellente adaptation de Mme Grynewski, qui vient de nous donner une si jolie traduction des Bouffons, de Zamacois, produit dans le cadre saisissant conçu par le peintre Golovine, une impression grandiose.

Le sympathique décorateur des théâtres impériaux a merveilleusement compris d'Annunzio, et la poésie étrange de ses décors — où l'on sent passer à la fois quelque chose de très vieux et de très nouveau, traduit puissamment cette lutte de la vie avec la mort, ce choc du présent contre le passé où le drame puise sa source profonde.

La vie de l'homme se heurtant à l'antiquité morte qui dort dans ces pierres auxquelles on arrache chaque jour un peu de leur terrible secret, n'est-ce pas là, en effet, l'idée très juste et très simple qui a séduit d'Annunzio, et dont M. Golovine, avec un très grand art, a si délicatement pénétré le réalisme romantique ?

Le cabinet de travail où l'archéologue et le poète ont élu domicile et où se déroulent trois des actes du drame n'apparaît-il pas comme la réalisation vivante de cette antithèse hostile que l'on devine dès le début sans la saisir encore et dont la dureté s'accroît peu à peu, nous préparant au dénouement tragique ?

La blancheur fraîche des murs de cette habitation qui s'accroche aux pierres du passé ne s'oppose-t-elle pas d'une façon pittoresque à la tonalité imprécise, uniformément terne et vague des ruines mycéniennes, de la porte de Lion et à l'arrière-plan de ce paysage aride et muet de l'Argolide que M. Dolinof, avec une mise en scène admirablement réglée, éclaire tour à tour de la lumière indécise de l'aube, de la pâleur argentée des soirs lunaires et enfin, dans la nuit fatale où va s'accomplir le drame que tout le monde comprend inévitablement, nécessaire, du déchirement lumineux des éclairs qui traversent la nuit, tandis que dans le lointain gronde le tonnerre...

Très remarquable également, le décor de « la chambre rouge », où sont conservés, après la découverte des tombeaux, les divers objets composant le trésor des Atrides ; on en a beaucoup apprécié la finesse du dessin si sobrement antique.

Mais c'est surtout le sombre paysage du cinquième acte, dont la vue provoque une vive émotion, qui fut salué par des acclamations enthousiastes. Comme au début de chacun des autres actes, le grand rideau noir bordé de blanc s'ouvre lentement, tel un drap mortuaire, et les pâles rayons de la lune tombent sur deux murailles à pic où le roc a des reflets sombres et d'où descend avec un rire argentin le ruissellement fatal où Bianca Marie vient de trouver la mort.

L'interprétation fut inégale et, à plusieurs reprises, les rôles pénibles dont la force des décors et la perfection de la mise en scène se plaçaient pour ainsi dire à souligner encore les difficultés, donnèrent lieu à des faiblesses, même à des détails.

En particulier, M. Apollonsky paraissait peu à son aise dans le personnage du poète Alexandre, et Mme Savina, la célèbre tragédienne, recherchait trop souvent dans un jeu outré les effets qu'elle aurait mieux obtenus avec plus de simplicité.

Seule Mme Védinsky incarna en très grande artiste l'infortunée Bianca Marie et, assez bien secondée par M. Iourief qui fut un Léonardo passionné et violent, elle s'éleva dans certaines scènes à une réelle puissance tragique qui lui valut d'unanimes applaudissements.

Bref, spectacle des plus intéressants, et dont le triomphe fut demeuré certainement le peintre Golovine.

faire ma « soirée », je me trouvais fort perplexe : auquel des deux spectacles donner la priorité ? J'étais précisément dans la situation de cet an de Buridan hésitant entre le pichon d'avoine et le seau d'eau, dont parlent MM. Robert de Fiers et de Caillavet dans leur ravissante pièce... Et ce fut ce rapprochement de nos situations qui me décida à donner la préférence au boulevard Bonne-Nouvelle et à ajourner momentanément le boulevard de Strasbourg.

Et d'abord constatons que ce fut une répétition générale de tout premier ordre au point de vue de l'élégance. Je regrette vivement que des caprices spéciaux ne me permettent pas de passer en revue, techniquement, quelques-unes des nombreuses toilettes à tra la qui ornaient les loges et les baignoires, mais quoique dans son état il y ait soirée, je dois renoncer à décrire, de peur d'hérésie et de gaffes, les merveilles de chez les sœurs Chose ou de chez Machin et Cie.

Les pièces du Gymnase sont toujours montées avec un soin et un goût remarquables. Il semble que M. Franck-aux-larges-pommes, comme aurait dit Homère, se soit encore surpassé cette fois-ci.

Le premier acte se déroule dans le salon d'une jolie villa à Saint-Lunaire. Ce salon est d'une plantation originale avec ce pan coupé à gauche et ce bout de terrasse à droite. A remarquer aussi une frise composée d'un vol d'oiseaux blancs à tête noire que j'hésite à classer dans une famille ornithologique très définie.

C'est dans ce frais et très moderne intérieur que MM. Robert de Fiers et Caillavet tirent la première partie de leur étincelant jeu d'artifice et débouchent le premier flacon de leur extra-dry-mousseux bien parisien.

C'est là que Mlle Mistinguett, ex-fantaisiste de music-hall, fait ses débuts, de comédienne de genre et nous exhibe auprès de la gracieuse Frévalles et de la charmante Barât les plus suggestives et les plus délicieuses créations fantasmatiques de la maison Dreuch.

Ces toilettes déterminent pour jamais dans l'histoire l'apogée triomphale de la mode des robes collantes, — et personne, que je sache, dans le sexe masculin, ne se plaint d'être de ceux qui, si j'ose dire, auront vu ça !

Le second acte se passe dans la chambre de Georges Boullains — l'amusant Gaston Dubosc est face-à-face. C'est simple et gentil, c'est très « villa en location », très « chalet sur la côte ». Le sexe masculin — qui décidément ne s'embête pas ce soir à tous les points de vue — à la joie, un peu profane, de contempler, court-vêtu et jambes nues dans son costume de pêcheur, la tant mignonne, jolie, adroite et sympathique Marthe Régnière.

Enfin, le bouquet final se tire dans la maison de Lucien de Versannes — pseudonyme pour une longue série de représentations de l'excellent Dumény, — et c'est là que tout s'arrange au mieux pour tous les personnages de la pièce et pour le caissier du théâtre.

Pendant les entr'actes, il était fort question de la fête de la 200^e du Roi, qui tombait précisément ce soir-là et qui allait avoir lieu tout à l'heure au Palais des Champs-Élysées avec un éclat qui... une splendeur que... (voir plus haut). Et vous avouerez qu'il faudrait n'être pas fétichiste pour cinq centimes pour ne pas considérer comme un présage infallible de gros succès une si réjouissante coïncidence...

Il est vrai qu'après avoir entendu de si chaleureux applaudissements à chaque baisser de rideau, il ne fallait pas être bien sorcier pour diagnostiquer ce beau succès !

Un Monsieur de l'Orchestre.

L'ANE DE BURIDAN

Nous avons le plaisir de pouvoir donner à nos lecteurs une des scènes les plus applaudies du premier acte de la nouvelle comédie de nos brillants collaborateurs MM. Robert de Fiers et G.-A. de Caillavet.

La jeune Micheline (Mme Marthe Régnière), qui avait vu le salon des Versannes, y revient dès qu'elle apprend l'arrivée de Georges Boullains (M. Gaston Dubosc).

SCÈNE IV

MICHELINE, GEORGES

GEORGES. — Hein ? Oh ! Micheline ! Ça me fait plaisir de vous voir.

MICHELINE. — Moi aussi, ça me fait plaisir.

GEORGES. — Oui ?

MICHELINE. — Bien sûr !

GEORGES. — Ça, c'est gentil... Mais vous êtes devenue très aimable, ma parole !

MICHELINE. — Ça signifie que je ne l'étais pas avant ?

GEORGES. — Mais non !

MICHELINE. — Ça ne peut pourtant pas signifier autre chose, ou alors, vous êtes idiot ?

GEORGES. — Oh ! excusez-moi, je me trompais. Fichtre ! vous n'avez pas changé !

MICHELINE. — Ah ! ce n'est pas comme vous.

GEORGES. — Vous trouvez que j'ai changé, moi ?

MICHELINE. — Oh ! oui ! ce que vous avez engraisé !

GEORGES (vexé). — Ça, c'est une mer-

Feuilleton du FIGARO du 20 Février

(47)

En Allemagne

NURENBERG — LA FRANCONIE

XLVII

Lorsqu'on vient de Munich où tout est blanc et clair et presque neuf, Nuremberg offre le contraste saisissant de ses vieilles maisons et de ses églises gothiques, de ses vieux châteaux et de ses fers forgés.

Le caractère des habitants se différencie presque autant que le style des deux cités bavaroises. Les observateurs vous diront que si les qualités de la population des villes signifie quelque chose, Nuremberg est fatalement destiné à battre Munich sous le rapport de l'industrie et du commerce. On n'est pas paresseux ici comme dans la capitale, l'activité est incessante. L'élément protestant domine dans la grande industrie ; la ville, au temps de sa liberté, était presque exclusivement luthérienne. Aujourd'hui en-

1) Voir le Figaro des 16, 21, 25, 28 juillet, 1^{er}, 8, 11, 15, 18, 22, 25, 29 août, 1^{er}, 5, 12, 15, 19, 22, 26, 29 septembre, 3, 10, 13, 17, 21, 27 octobre, 7, 14, 25, 29 novembre, 6, 10, 13, 17, 19, 22, 26 décembre 1908, 12, 15, 22, 28, 31 janvier, 4 et 12 février 1909.

core, sur 310.000 habitants, 210.000 sont protestants, 90.000 sont catholiques, les autres sont juifs.

Deux villes offrent aussi complètement que Nuremberg le spectacle d'une vie moderne active et multiple dans la survivance d'un décor du moyen âge. Emprisonnée dans son enceinte de remparts, Nuremberg est restée prisonnière également des traditions commerciales et des aptitudes héréditaires d'un peuple d'artisans qui fit jadis sa fortune ; si bien qu'il est impossible d'expliquer sa prospérité actuelle si l'on ne jette un regard sur le passé.

Une citadelle s'est conservée tout entière avec sa ceinture de remparts flanqués de tours de guet et de tourelles aux toiles mousquées ; des lierrés, des houblons et des vignes vierges grimpent aux pylônes de briques rouges et un fouillis de verdure remplace l'eau dans les larges fossés.

A l'intérieur de cette enceinte, un chaos de rues et de ruelles tortueuses grimpent vers le château où vécurent les burgraves de Zollern jusqu'au jour où Frédéric VI de Hohenzollern, devenu margrave de Brandebourg, vendit pour cent mille florins d'or, au Conseil de la ville, son château et ses privilèges. Des hautes maisons à pignons dont les toits aigus portent plusieurs étages de mansardes se bousculent le long de ces ruelles étroites, aux détours imprévus. Elles se serrent parfois à la ronde, autour des places, dégageant les masses sculptées et dentelées des églises et des cathédrales : Saint-Lorenz, Saint-Sebal, et des jolies fontaines où l'imagination plaie des fondateurs de la Renaiss-

sance planta le riant petit homme aux Oies, l'Homme à la Flûte et l'Homme à la Cornemuse. Aux bords de la Pegnitz, qui déverse sous des ponts trapus ses eaux limoneuses, se penchent de vieilles maisons exigües, aux fenêtres minuscules. Elles ont des toits pointus comme il convient en ce pays de neiges abondantes pour faciliter l'écoulement des eaux, et leurs façades sombres sont balayées de poutres brunes. L'eau paisible reflète leurs silhouettes, et dans l'ombre que jette le soir sur ce décor la haute tour du Bourreau, des saules s'inclinent vers la rivière et l'effleurant. Partout, dans ce décor des *Matres chanteurs*, et la nuit surtout, quand l'œil ne perçoit pas le mélange parfois choquant d'ancien et de moderne, des visions moyennageuses vous obsèdent. Les silhouettes d'églises, de chapelles, de fontaines au coin des rues

veille! Voilà la chose au monde qui peut me vexer le plus. Vous l'avez trouvée du premier coup. Ah! c'est un don!

MICHELLE. — Gentiment. — Je vous demande pardon, là! Je ne vous disais pas ça pour vous être désagréable!

GEORGES. — A la bonne heure!

MICHELLE. — Je vous le disais parce que c'est vrai.

GEORGES. — Vlan! Ah! mais dites donc, je vais me fâcher, je vais monter sur mes grands chevaux.

MICHELLE. — Oh... Vos grands chevaux, c'est des poneys.

GEORGES. — Ah! non! Est-ce que vous allez continuer? Vous êtes donc méchante!

MICHELLE. — Bien sûr que je suis méchante.

GEORGES. — Quel drôle de petit être vous faites!

MICHELLE. — C'est mon genre. Je ne suis pas comme les autres, moi. Je ne suis pas une jeune fille en pâtisserie traînée par des cygnes.

GEORGES. — Qu'est-ce que vous êtes, alors?

MICHELLE. — Je suis peintre de marine, comme mon père.

GEORGES. — C'est vrai! Et même, vous avez du talent... Vous avez quelque chose en train en ce moment?

MICHELLE. — Oui, oui, une grande machine pas mal... Y a de la patte. Oh! ce n'est qu'une ébauche. Je finirai ça à bravi.

GEORGES. — Cet hiver.

MICHELLE. — Non, non. J'y retourne dans cinq, six... ou quinze jours.

GEORGES. — Tiens, vous me montrerez votre tableau.

MICHELLE. — Non, ça vous dégoûterait.

GEORGES. — Pourquoi donc?

MICHELLE. — Parce que, sans vous offenser, vous, vous êtes plutôt pour miniaiture.

GEORGES. — Moi?

MICHELLE. — Tel que je vous vois, vous devez acheter du faux Meissonnier comme s'il en pleuvait.

GEORGES. — Bien! Dites donc, Michèle, quand vous n'avez ni une toile à peindre, ni moi à crier, qu'est-ce que vous faites dans la vie? Vous devez joliment vous ennuyer.

MICHELLE. — Pas du tout. Je trotté, je trotté, je grimpe, je vais dans la falaise, à la dédiche de œufs de courlis, ou aux tourteaux dans les rochers. Et puis, on navigue, on va à la grande pêche. Vous savez, dans ce moment, la sole lonne bien, mais le merlan ne va pas.

GEORGES. — C'est palpitant! c'est palpitant!

MICHELLE. — Oui?... C'est encore pas des affaires pour vous... Vous êtes plutôt pour gondole, vous, pour esquif.

GEORGES. — Mais pas du tout. Tenez, il y a un mois, j'étais aux régates de Cowes sur le bateau d'un de mes amis.

MICHELLE. — Ça, ça ne m'étonne pas. Je vous vois tout à fait en jolies casquette sur un yacht qui ressemble à une botte vernie, et dont la cheminée à l'air de fumer du tabac d'Orient.

GEORGES. — Très drôle! Mais ça n'empêche pas d'aimer la mer.

MICHELLE. — Oh! je vous défends de parler de la mer, mon petit.

GEORGES. — Pourquoi ça?

MICHELLE. — Parce que vous ne la connaissez pas. On ne la rencontre pas dans les salons où vous allez. Pour savoir ce que c'est, voyez-vous, faut avoir comme moi traité le chalut sur un méchant sabot de barque. Faut avoir été à la sardine avec un vieux patron clotté comme une pipe, qui est tellement resté entre le ciel et l'eau qu'il a presque oublié comment on parle. Faut avoir tangué, roulé, bourlingué, avoir eu la figure salée par l'embrun quand la mer se fâche. Parlez-moi de ça! C'est chic! Et puis, d'autres fois, quand la brise mollit, on se couche sur le dos et on regarde en l'air. Et quand on a les yeux pleins de ciel, on les ferme : il en reste dedans, et alors on dort, on dort comme vous n'avez jamais dormi. Ça, c'est la mer, la vraie, la belle, la méchante, celle qu'on aime, celle que peignait papa!

GEORGES. — Sapristi, c'est épatant!

MICHELLE. — Quoi?

GEORGES. — Ce que vous venez de dire! Ça a une allure énorme... Moi aussi, je vais m'y mettre! Je veux parler comme ça, dormir comme ça. Ça complètera mon évolution. Et vous m'aidez.

MICHELLE. — A quoi?

GEORGES. — A me remettre dans la bonne nature, enfin, dans tout ce machin de la sincérité.

MICHELLE. — Je veux bien.

GEORGES. — Nous nous promènerons dans la campagne, nous grimperons dans la falaise, dans les courlis, nous pêcherons tout ce qu'on peut pêcher, des

barbues, des soles normandes... Et nous commencerons dès demain matin.

MICHELLE. — A quelle heure?

GEORGES. — A neuf heures, nous verrons lever l'aurore.

MICHELLE. — Oh! je suis contente! C'est joliment chic ce que vous voulez faire.

GEORGES. — Oui?

MICHELLE. — Je trouve ça admirable, cet effort pour vous transformer, pour être quelqu'un, pour devenir intelligent.

GEORGES. — Oui, mais...

MICHELLE. — Si, si. C'est très bien. Je ne vous en aurais pas cru capable; je suis contente, très contente. Et comme ça on ne dira plus de vous ce qu'on en disait.

GEORGES. — Comment? Qu'est-ce qu'on en disait?

MICHELLE. — Des tas de choses.

GEORGES. — Enfin, quoi?

MICHELLE. — Avec hésitation. — Je ne sais plus... je ne sais pas.

GEORGES. — Voyons, vous devez bien vous les rappeler à peu près.

MICHELLE. — Oh! non, je ne me les rappelle pas du tout; seulement, je les ai écrites.

GEORGES. — Hein?

MICHELLE. — Oui, ça m'amusaient de conserver ce qu'on disait de vous... Alors, je l'ai noté sur mon album.

GEORGES. — Ça, c'est fort.

MICHELLE. — Je le relis quelquefois. Ça me fait toujours passer un bon moment.

GEORGES. — Je veux voir votre album!

MICHELLE. — S'élançant et posant la main sur un album qu'elle a laissé sur la table. — Non!

GEORGES. — Michèle! Je vous en prie... Et puis, d'ailleurs, je le veux! (Il essaye de prendre l'album.)

MICHELLE. — Non... Tenez, j'aime encore mieux vous le lire moi-même. Asseyez-vous... Non, pas ici, là-bas...

GEORGES. — Soit... mais lisez, lisez!

MICHELLE. — Feuilleter. — Non... C'est pas ça. Ah! voilà : « Vendredi : — on a parlé de la bouée ».

GEORGES. — La bouée?

MICHELLE. — C'est vous!

GEORGES. — Moi!

MICHELLE. — Oui, c'était plus discret que de mettre Georges Boullain.

GEORGES. — Oui, mais enfin, la bouée!

MICHELLE. — C'est un surnom que les pêcheurs vous ont donné!

GEORGES. — Ah!

MICHELLE. — Oui, parce que quand vous vous baignez, vous ressemblez assez à...

GEORGES. — Enfin ça, ça m'est égal... Ce qui se dit dans les soirées de pêcheurs, je m'en moque... Mais après...

MICHELLE. — Allez là-bas. Voilà. (Elle lit.) On cause. Mme X. : « Décidément la bouée restera cet été à Paris. » Mme T. : « Il n'est vraiment pas fort. » Le gros V. : « Il a six cravates pour une idée. »

GEORGES. — Charmant!

MICHELLE. — M. T. : « Il fait partie d'un groupe où on se cotise pour comprendre un mot. »

GEORGES. — C'est très désagréable.

MICHELLE. — Le gros V. : « Il a du cerveau juste ce qu'il faut pour s'enrhumer... » Ça, c'est assez drôle!

GEORGES. — Vous trouvez?

MICHELLE. — Continuait. — M. T. : « Ah! non, assez, assez! (Elle regarde l'album.) C'est inouï... inouï... Quel monde! Et surtout le gros V., quel moult! Ecoutez, ma petite Michèle, je ne vous ai jamais rien demandé. »

MICHELLE. — Non.

GEORGES. — Eh! bien, je vous demande une chose. C'est de me donner cet album. (Il s'en empare.)

MICHELLE. — Oh non! (Elle veut le reprendre.)

GEORGES. — S'échappant. — Vous ne pouvez me le refuser! J'ai bien le droit au moins d'arracher la page... j'en ai le droit. (Il feuillette.)

MICHELLE. — Je ne veux pas, je ne veux pas!

GEORGES. — Là voilà! (Il arrache un feuillet et y jette les yeux.) Tiens!

MICHELLE. — A part. — Oh!

GEORGES. — Vous ne m'avez pas lu ça. MICHELLE. — Très gentie. — Quoi...

GEORGES. — La dernière ligne... (Il lit.) « C'est vrai, il est tout ça... mais ça ne fait rien. » Pourquoi ne me l'avez-vous pas lu? C'était affectueux.

MICHELLE. — Évasivement. — Oh!...

GEORGES. — Très affectueux. Et il n'y a pas d'initiales. Qu'est-ce qui a dit ça?

MICHELLE. — C'est une jeune fille de province.

GEORGES. — Faisant une tête. — Voilà... Il y a dans le lot une seule personne qui a un mot bienveillant pour moi, et c'est une jeune fille... de province!

Robert de Fiers et G.-A. de Caillavet.

AU GYMNASÉ — L'Anede Buridan



M. G. Dubosc

M^{me} Marthe Régnier

COURRIER DES THÉÂTRES

THÉÂTRE FEMINA. — On dit qu'il n'y a pas de pièces pour les enfants; c'est exact, mais alors il n'y a qu'à en faire; et c'est ce que la direction des Matinées pour la jeunesse s'est fort heureusement avisée.

Après la triomphale *Revue de Noël*, qui sut attirer pendant plus de deux mois au théâtre Femina tous les enfants de Paris, voici un certain *Gribouille détecté* dont il ne sera pas moins parlé que de Nick Carter ou d'Arène Lupin.

Et demain, ce joli public qui savait par cœur tous les compléments de la *Revue* fredonnera aussi gaiement et avec le même enthousiasme les compléments de *Gribouille*, de l'âne policier, les duos de « la Dinette » et de « l'Escarpolette ».

C'est que les Matinées pour la jeunesse n'ont pas seulement imaginé un répertoire nouveau, créé un genre de pièce qui n'existait pas, elles auront également eu l'idée de mettre en valeur ces deux mignonnes étoiles, Mona Gondré et Germaine Parisel, qui, immédiatement, ont conquis Paris, car l'on sait que les étoiles les plus petites ne sont pas celles qui brillent le moins. Faut-il ajouter que Germaine Parisel et Mona Gondré sont habilement encadrées par une troupe d'une fantaisie charmante, avec d'excellents ballets évoluant dans des décors délicieux, et qu'il y a même un âne, qui est, comme bien vous pensez, l'âne Cadichon lui-même, l'âne Cadichon de Mme de Sévigné.

Allez tous les dimanches, jeudis, jours de fêtes et de vacances, allez applaudir au théâtre Femina *Gribouille détecté* et son escorte d'extraordinaires gendarmes; c'est une histoire de volours, mais vous ne serez pas volés!... — B.

Aujourd'hui:

— Au Théâtre lyrique municipal (Galté), à 8 h. 1/2, miss Isadora Duncan et son école d'enfants.

Il n'y aura plus que six matinales des *Dances grecques* d'Isadora Duncan; dans ces six matinales est comprise celle d'aujourd'hui.

— Au Gymnase, à 8 heures, quatorzième « Samedi de Madame », gala extraordinaire au bénéfice de l'Orphelinat des Arts : « Les Artistes », causerie de M. Nozière. Auditions de MM. J. Truffier, Félix Huguenet et de Mlle Lilaud, de la Comédie-Française; de Mmes Eve Lavallière, Moreno, Polaire, Juliette Clarys, Paulotte Darty, Jeanne Durif, de l'Opéra.

— Au théâtre Michel, à 8 h. 1/2, « Les Gosses », comédie de M. Paul Acker, avec la concours de Mmes Suzanne Després, Colette Willy, Juliette Clarys, MM. Henry Burget, Signoret et Harry Baur, qui diront des pages de Verlaine, Baudelaire, Banville, Goncourt, Tristan Bernard et Colette Willy.

Prix des places : 5, 4 et 3 francs.

— Aux Bouffes-Parisiens, à 8 h. 3/4, matinée sur invitations, organisée par Paris-Théâtre. Au programme, six pièces couronnées aux concours dramatique organisé par ce périodique :

La *Pêche à la lune*, fantaisie en vers de M. Paul Flament, musique de M. J. Hansen; *Boucheclos*, drame en un acte de M. Louis Nicaud; *Le Cœur sur la main*, comédie en un acte de MM. A. Birabeau et Ray Rucac; *Suzanne et les deux voleurs*, comédie en un acte de M. Michaud d'Humic; *Les Morts vont vite*, pièce en un acte de Mme Toia Dorian; *Le Bout de l'oreille*, comédie en un acte du baron de Maynard.

Ce soir :

— Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/4 (pour la rentrée de Mme Sarah Bernhardt), reprise de *l'Aiglon* (Mme Sarah Bernhardt, dans le rôle du duc de Reichstadt; Mmes Dufresne, Ventura, MM. Krauss, Gervais), etc.

— A l'Opéra, à 8 heures, *Mona Vanna* (Mlle Hatto, MM. Muratore, A. Gresse, Marcoux, Delponget, Nansen), *Javotte* (Mlle Zambelli).

— A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, *le Foyer* (Mmes Bartet, Pierson, Amel, Lymès, MM. de Féraudy, J. Truffier, Ravet, Croné, Grandval, Paul Numa, Jacques de Féraudy, Félix Huguenet).

— A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/4, 8^e représentation de l'abonnement du samedi (série B), *Pelléas et Mélisande* (Mlle Maggie Teyte, MM. Jean Perier, Ghasne et Azéma).

— A l'Odéon, à 8 h. 3/4, *les Grands* (Mmes Lutz, Taillade, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chambreuil).

— Aux Variétés, à 9 heures précises, *le Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricoy, Simon, etc., Mmes Marcel Lender, Amélie Diélerle, etc.), et Mlle Lanterne dans le rôle de Marthe Bourdier.

— A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un mari trop malin* (Miles Chaplais, Harbold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

— Au Théâtre lyrique municipal (Galté), à 8 h. 1/4, *la Dame blanche* (Miles Castet, Tiphaine, Béat, MM. Devries, Féraud de Saint-Pol, Désiré, Bouteillon, Chacon).

— A la Renaissance, à 9 heures précises, dernière représentation de *l'Oiseau bleu* (Mmes Eve Lavallière, Andrée Mégard, Juliette Darcont, Jeanne Deslois, Antonia Huart, M.-L. Heronnet, MM. L. Guity, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mossier, Fabrice).

— Au théâtre Réjane, à 8 h. 3/4, *Trains de luxe* (Mmes Réjane, Marie Magnier, Yvonne de Bray, Delphine Renot, Dermoz; MM. Signoret, Tréville, Puylagarde, Elie Febvre, Bosman).

— Au théâtre Michel, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Armande Cassive, *Feu la mère de Madame* (Miles Armande Cassive, Châlon, MM. Harry Baur, Lacoste); le *Pou-*

lailler (Miles Jeanne Thomassin, Renée Félyne, Juliette Margel, Mlle Berthe Legrand, Mlle Mario Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Burget, Bouchez et Keller). On commencera par la *Comparaison* (Miles Depallin, Deslys, MM. Bruniers et Miller).

— Aux Capucines, à 9 heures, *la 23-Z* (Mlle Sianné), *le Médecin du cour* (Miles Marguerite Briand, Diane Hamond, Anie Perrey, MM. Carpentier, Orsy), *Où qu'il l'An neuf!* revue gaillarde (Miles Thérèse Cernay, Spinelly, Debrennes, MM. Berthez, Prad, Darnley).

— Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures, *Un Concert chez les fous*; *Gudule*; *Cher Agathe*; *Justice est faite*; *le Puits n° 4*.

— A la Comédie-Royale, à 9 heures : *le Chapeau de M. Thibault*, *les Meubles amis*. En *Camarades* (Mlle Colette Willy); *Turlututu*, *chapeau... potlu* (Mlle Alice Bonheur).

Mlle Hatto reprend, ce soir, dans *Monna Vanna*, le rôle admirablement créé par Mlle Lucienne Bréval. Les qualités de la belle cantatrice qu'est Mlle Hatto font prévoir une interprétation extrêmement intéressante. Elle aura pour partenaires MM. Muratore, Gresse, Marcoux, Delponget et Nansen.

Javotte, avec Mlle Zambelli, complètera le programme de cette belle représentation.

Comme on l'a vu plus haut, le théâtre de la Renaissance affiche pour ce soir la dernière représentation de *l'Oiseau bleu*, avec l'admirable distribution qui n'a subi aucune modification depuis la première.

Demain dimanche, relâche ainsi que lundi et mardi.

Mercredi, répétition générale de : *1^{er} J'en ai plein le dos*, de Margot!, comédie en deux actes de MM. Georges Courteline et Pierre Wolff, dont les principaux rôles seront tenus par M. Lucien Guity, M. Félix Galipaux, Mme Marguerite Caron, Mlle Jeanne Deslois; *2^e le Juif polonais*, le célèbre drame en trois actes d'Eckman-Chatrin, joué par M. Lucien Guity, Pierre Magnier, André Dubosc, Mosnier, Capellani, Collen et par Mlle Emilienne Dux, Mlle Blanche Denège.

Hier :

Signé à un hier, à l'Opéra, le très grand succès qu'on pouvait légitimement attendre de l'ouvrage et des artistes de premier ordre qui l'interprétaient. M. Franz, notamment, qui chantait pour la première fois le rôle de Sigurd, a été bisé et applaudi interminablement, en compagnie de Mlle Louise Grandjean qui n'avait jamais apporté à l'interprétation du rôle de Brunehilde plus de grandeur d'originalité et d'admirable talent.

Duclos, Dangès, Mme Laute-Brun et Mlle Laute-Brun ont partagé l'éclatant succès de Mlle Louise Grandjean et de M. Franz.

La recette approchait de 21.000 francs.

Les « Vendredis de Femina ».

On a fait, hier, un grand succès à M. Tris-

tan Bernard qui parla, avec infiniment d'humour et de brio, de « Quelques poètes comiques ». Un succès non moins grand accueillit les artistes hors de pair qui lui prêtèrent leur concours : Mme Marthe Brandes, M. de Féraudy, Mme Marthe Mellot, M. Harry Baur, etc., qui récitèrent des fragments de chefs-d'œuvre d'auteurs comiques.

Vendredi prochain, à 3 heures, M. Nozière parlera sur « les Héros et les grotesques ». D'éminents artistes l'ont assuré de leur concours.

Les questions de priorité.
Nous avons reçu la lettre suivante :
Paris, le 19 février 1909.

Cher monsieur,

Le spectacle actuel du théâtre Antoine comporte deux actes de M. Lucien Damart intitulés *le Donataire* qui offrent des analogies frappantes avec une pièce en un acte, le *Donataire*, signée Jean Label et jouée à la Nouvelle-Comédie (La Bodinière) en mai 1906.

Cette dernière était tirée d'une nouvelle de M. Eugène Deland, parue chez Calmann-Lévy en 1896.

Nous nous permettons, quant à présent, de vous signaler le fait, afin de réserver les droits auxquels nous pourrions prétendre.

Le pseudonyme de Jean Label est celui de notre collaboration qui, nous l'espérons, n'en restera pas là.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'expression de nos sentiments très distingués.

J.-Eug. DELAND,
Jean BERLEUSE.

Demain :

Le théâtre Antoine affiche, pour demain dimanche, en matinée, à deux heures précises : *le Donataire*, *Guerre*, *Lorsque l'enfant parait*. Tous les soirs, à 8 heures, spectacle. Lundi 22, réception du service de seconde.

En matinée, à deux heures un quart, mardi et jeudi gras : *le Portefeuille*, *l'Auberge rouge*, *les Jumeaux de Brighton*.

Le théâtre du Jardin d'acclimatation a annoncé pour demain la seconde représentation (pour la saison) de *Véronique*.

On commencera par la première représentation (à ce théâtre) du *Café du Roi*, opéra-comique en un acte d'Henri Meilhac, musique de Louis Delleys, interprété par Mmes de Palhen, Retti et M. Gassend.

Le prix unique à toutes les places est fixé à 2 fr. 50 pour le dimanche et à 1 fr. 50 pour le jeudi; location sans augmentation de prix.

Au jour le jour :

Mlle Brozia fera sa rentrée, à l'Opéra, le 5 mars, dans *Roméo et Juliette*.

Elle terminera, en attendant, la série de belles représentations qu'elle donne depuis plus de deux mois, en Italie, devant le public de Parme, qui est justement rétro le plus difficile de la péninsule. Elle triomphait actuellement dans le *Mefistofele* de Boito, dont elle a si magistralement interprété l'acte de la prison, au gala de Stamboul, en décembre dernier, à l'Opéra.

A la Comédie-Française.

A la première représentation de *la Furie*, le drame en vers de M. Jules Bois, plusieurs des médians présents sont allés féliciter Mlle S. Waber, la Furie, et la manière si exacte et si belle dont elle a, au troisième acte, interprété, en grande artiste et en savante, la scène d'hypnotisme et de médiumnité qui reproduit fidèlement les crises que Charcot a décrites. C'est la première fois peut-être que l'Art et la Science, en cette étonnante question des changements de personnalité, ont trouvé une réalisation aussi plastique que dramatique et mystérieuse.

Mlle MARTHE LUTZ

Le Pierre Naville des *Grands*, à l'Odéon, la joie de cette pièce où sa petite silhouette si curieuse se détache nettement dans la bande des potaches pensionnaires au collège de Chambrun.

Mlle Lutz est toute jeune, et pourtant elle a pris en quelques mois une grande place parmi les vedettes parisiennes. Sa jolie figure éveillée a tenté le talent de tous les dessinateurs; elle est déjà populaire. Une amusante petite tête ronde avec une profusion de cheveux roux qui ne veulent pas se tenir tranquilles; deux grands yeux noirs agressifs, un drôle de petit nez à l'évent; et cette physionomie est d'une mobilité extraordinaire; elle ne en quelques minutes, cent expressions différentes. La voix est forte, bien timbrée, et porte jusqu'au centre.

C'est Mme Réjane qui vint prendre Mlle Lutz à l'Odéon, où le Conservatoire l'avait excitée, et lui confia dans la *Savelli* un rôle pittoresque qu'elle fut très remarquée; puis Mlle Lutz créa la petite « Servante » de *Qui perd gagne*, la jeune femme rageuse de *Comprendre*, et l'agacante Mme Heurtebise de *Jeanne qui rit*.

Le rôle de Pierre Naville a consacré sa réputation; la voilà en pleine lumière. On a dit d'elle souvent qu'elle était une petite Réjane, une petite Chaumont. Elle a trop d'originalité, trop de fantaisie personnelle, trop d'abandon pour qu'on puisse la comparer à d'autres artistes. Elle est Marthe Lutz. — S.

a naturellement pour conséquence la disparition momentanée de *Bohèmes*, la charmante pièce en vers de notre collaborateur M. M. Zamacoïs, qui accompagnait sur l'affiche la pièce allemande de M. de Wildenbruch. La reprise qu'a faite le théâtre Sarah-Bernhardt a consacré sans l'écarter le succès de *Bohèmes* et la pièce sera certainement reprise un jour prochain pour le plus grand plaisir de ceux qui n'ont pu l'aller voir encore.

Aurons donc cette délicieuse fantaisie, promise de par le monde par Mme Cora Laparcerie avec les *Deux Hommes*, la belle et émouvante comédie de M. Alfred Capus, remportée partout le plus grand succès. Sous les auspices de l'infatigable M. Baré, Mme Cora Laparcerie — un *Bohèmes* étonnant de grâce et de brio — a fait toutes dans plus de soixante villes d'Europe. En route pour le Caire, l'excellente artiste vient de donner à Athènes une triomphale représentation à laquelle assistaient le Roi, la Reine et les princes. On a fait *Deux Hommes*, de M. Alfred Capus, le plus chaleureux accueil; quant à *Bohèmes*, qui se passe, comme l'on sait, à Athènes, il a été particulièrement goûté pour la valeur supplémentaire que lui communiquait une foule de piquantes allusions locales.

L'illustration public, cette semaine, l'Oiseau blessé, l'œuvre délicieuse de M. Alfred Capus, acclamée à la Renaissance; elle publiera également *L'âne de Buridan*, de MM. Robert de Flers et G. de Caillavet, le nouveau grand succès du Gymnase.

En présence du gros succès remporté par la *Femme X...*, MM. Herz et Jean Coquelin ont décidé d'en prolonger les représentations. La 100^e représentation sera faite, à la Porte Saint-Martin, le mardi 2 mars.

Mme Renée Félène abandonnera demain, dans le *Poulailler*, au théâtre Michel, sa brillante création, pour répondre à des engagements antérieurs. Elle doit jouer à Lyon, dans quelques jours, le *Prince d'Auree*, avant de partir pour Monte-Carlo, où, depuis longtemps, on lui demande de venir faire applaudir son talent.

Dans les gros succès de *Monsieur Zéro*, on a beaucoup remarqué le pittoresque et le goût des décors — chose trop rarement vue jusque dans ces derniers temps au Palais-Royal. Rendons à César ce qui est dû à César. Les décors de la très amusante pièce de MM. Paul Gavault et Monzy-Eon sont de MM. Emile Bertin et Amable.

Nous avons publié la curieuse distribution de *Craquante*, le chef-d'œuvre d'Anatole France, qui sera représentée le samedi 27 février au Châtelet, par la troupe allemande organisée par l'Association des directeurs, au profit des sinistrés de la Calabre et de la Sicile.

Cette distribution comprend un grand nombre de rôles qui seront interprétés par les directeurs de théâtre et par des artistes qui ont tenu à apporter leurs concours à cette représentation. C'est ainsi que l'on pourra voir M. Dieudonné dans le petit rôle de l'Esquille, et Mlle Jeanne Desclaux, Lucie Guenet, Charly, Clarend, Delys, Mervyl, MM. Capellani, Mosnier, Berthier, Collin, Angely, Delangle, Thomen, René, Berthault, concourir à l'interprétation de *Craquante*.

A l'Athénée. M. Devaillat vient de se rendre acquiescer, pour toute la France et les pays de langue française, d'*Arène Lupin*, le grand succès actuel de l'Athénée.

Une troupe organisée par ses soins, et qui aura à sa tête M. André Brulé, l'immuable créateur de la pièce de MM. Francis de Croisset et Maurice Leblanc, se mettra en route lorsque l'immense voyage d'*Arène Lupin* sera épuisé au coquet théâtre de la rue Boudreau.

La *Marquise* finit maintenant à minuit, au théâtre des Arts.

Le 1^{er} tableau : le Bal de la Maranja, extraordinaire de grouillement et de couleur, commence exactement à 8 h. 3/4. A 10 h. 1/2, La Corrida, dont la fièvre gagne la salle; à 11 h. 1/2, les manifestations de la générale; à 12 h. 1/2, les spectacles de la soirée.

Demain, à 2 h. 1/4, première matinée de la *Marquise*.

M. Lugué-Poe annonce pour le 22 février la répétition générale de *Médée*, le premier des spectacles donnés par la troupe allemande (Mme Louise Dermont, en tête) sous les auspices de l'Œuvre.

Ces spectacles auront lieu au théâtre Marigny. MM. André de Lorde et Charles Foley se sont fait une réputation méritée d'auteurs dramatiques éminents dans l'art de faire frémir le *Concert chez les fous*, qui obtient un succès au Grand-Guignol, mais ils ont aussi su faire passer dans l'art de trouver les situations comiques auxquelles ils font succéder des situations pathétiques au possible; le tout se termine par une scène triomphale. Les pièces comiques, *Gudule*, *Madame Agathe*, *Justice est faite*, ne sont pas moins originales; le tout forme un spectacle des plus curieux et tel qu'on n'en voit qu'au Grand-Guignol.

Du Havre :

La troupe de M. Charles Baré a représenté le *Foyer*, hier soir, au Grand Théâtre, avec un très grand succès. Depuis trois jours, on ne trouvait plus une place à louer. Divers articles parus dans des journaux locaux avaient fait presque prévoir des manifestations, et le parti socialiste avait affiché ce matin un appel à ses amis en vue d'une contre-manifestation. En prévision d'incidentes possibles, le commissaire central avait mobilisé une quarantaine d'agents qu'il avait répartis dans le théâtre. De manifestations, il n'y eut que deux très courtes. Quatre spectateurs placés dans une loge de face, armés de sifflets à roulette, sifflèrent au cours de la scène l'acte du second acte et à la fin de cet acte pendant quelques instants, sans trop insister. Les sifflets furent couverts par les applaudissements de la presque unanimité de la salle, qui fit un grand succès aux interprètes et notamment à Mme Rose Syma, qui jouait avec beaucoup d'art et de tact le rôle de la baronne Courtin.

Notre correspondant de Toulon a vu M. Le Bary pendant un des entractes d'une représentation du *Marquis de Priola* où l'éminent sociétaire de la Comédie-Française a été particulièrement applaudi et fêté. Notre correspondant félicita M. Le Bary de son succès, et se mit à parler *Chantecler*. M. Le Bary, *Chantecler*, eh bien, le jurerai. Il aura certainement des difficultés à l'applaudir. J'ai confiance à ce sujet; je jouerai *Chantecler*, parce que j'estime que dans la vie l'homme doit écouter sa volonté lorsqu'elle est inspirée par un désir très grand, en dehors des sentiers battus. Oui, je jouerai *Chantecler*.

« A son arrivée à Nice, M. Le Bary a été sollicité par de nombreux confrères désireux de connaître ses projets sur *Chantecler*. L'éminent artiste ne leur a fait que des réponses évasives dont quelques-unes même ont été démenties. J'ai pu m'entretenir aujourd'hui avec lui et il m'a autorisé à faire au *Figaro* les déclarations suivantes :

« Je n'ai dit à personne que j'ajournerais mes démarches concernant *Chantecler* jusqu'au retour de mon voyage en Amérique. La vérité, c'est que je rentrerai à Paris lundi prochain. A ce moment et puisque j'ai déjà vu le ministre de l'Instruction publique, j'entamerai officiellement des pourparlers avec l'administration et le comité de la Comédie-Française, et j'espère que ces pour-

parlers auront une conclusion rapide et sur-tout très pacifique.

M. Le Bary a ajouté qu'il était très heureux de rentrer à Paris pour commencer les répétitions de *Connaître-toi*, la très belle pièce de M. Paul Hervieu. — M. »

De Monte-Carlo :

Un des plus éminents musiciens d'Allemagne, le capellmeister M. Otto Lohse, directeur de l'Opéra de Cologne, dirigeait la seconde partie du 13^e concert classique. Sous sa baguette magistrale, l'excellent orchestre de Monte-Carlo a exécuté avec la plus grande perfection l'ouverture de *Léonore* (n° 3) de Beethoven, le poème symphonique *Orphée* de Liszt, les variations de la *Troisième suite d'orchestre* de Tchaikowsky et l'ouverture de *Tannhäuser*.

Par une modestie que l'on a vivement regrettée, M. Otto Lohse, qui est un compositeur remarquable, n'avait inscrit au programme aucune de ses œuvres. Du moins a-t-il fait acclamer sa maîtrise de chef d'orchestre, sa fidèle compréhension des œuvres dont il traduit merveilleusement le style et les nuances avec une autorité et une souplesse admirables.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. Résine, l'Opéra italien, conférence par M. Bourgaud-Ducoudray, Auditions de M. Delmas et de Mlle Alice Verlet, de l'Opéra.

De 4 à 6 heures, « Five o'clock artistique », au 1^{er} étage du Café Américain, 4, boulevard des Capucines. Entrée par l'escalier de marbre.

Ce soir :

Aux Folies-Bergère, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergère*, revue franco-anglaise de M. P.-L. Flers; 22 tableaux, 800 costumes (miss Campton, Marthe Lenclud, Clara Faurens, Claudius, Pougand, Maurel, Morton, etc., Marie Marville). La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire.

— A l'Olympia, les *Danses d'Ombres et de Lumières*, tableaux d'art; débuts d'Alexia, danseuse de l'Opéra; l'Opéra italien, conférence par M. Bourgaud-Ducoudray, Auditions de M. Delmas et de Mlle Alice Verlet, de l'Opéra.

— A la Scala, à 8 h. 1/2, *Béguin de Roi*, opérette (Polin, Sulbac, Max Morel, Rouvière, Fréjol, Lejal, Bruel, Evelyn Janney, Lucy Mürger, Boccaris, J. Bernal, L. Darlen, Lilia, etc.).

— Au Moulin-Rouge, *En l'air, messieurs* ! revue en 3 actes et 30 tableaux, de MM. H. Moreau et Ch. Quinel (MM. Dambrine, Nono, Ransard, Darles, Goulet, Liesse, Minès, Leberg, A. Gillet, L. d'Alba, Elynnette, etc.).

— A l'Apollon, *Séduction rouge*; *Au temps des aéronautes*; *Donna*; la mystérieuse *Blanche* de Pannac et 15 attractions.

— Au Nouveau-Capitol, le *Plus beau Hussard de France*, opérette acrobatique, équestre et nautique. Attractions sensationnelles.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnard-Bis), à 9 h. 1/2 : D. Bonnard, Numa Blès, Balthe, P. Weil, Chardon, A. Stanislas, dans leurs œuvres. *L'Épopée*, de Caran d'Ache, présentée par D. Bonnard. *Le Ton tance*, revue en un acte, jouée par Lucy Pozet, G. Chardon, A. Lauff, E. Deary, Numa Blès, etc.

— Salle Charras, 9 heures, « Cinéma d'art » : *La Tosca*, jouée par Le Bary et Sorel; *De Danton à Médine*; *Visions d'Orient* (en couleurs); *Danses espagnoles*, etc. Matinées, jeudi, dimanche et fêtes.

Visite de roi :

La reine Victoria et le Prince consort, Louis-Philippe et Marie-Amélie, le prince de Joinville, le duc de Nemours, le duc d'Aumale, le duc de Montpensier et les hauts dignitaires de leur cour leur faisant suite vinrent hier en grand cortège rendre visite au roi de Sardaigne au camp de 200 des Variétés sous les traits de Marie Marville, miss Campton, Pougand, Claudius, Maurel, etc. Bref tous les principaux interprètes de la *Revue des Folies-Bergère*, ainsi que l'auteur, M. P.-L. Flers, et M. Cl. Bannel, directeur du premier de nos music-halls. Il est probable que le Roi des Variétés viendra ces jours-ci rendre leur visite à ses illustres hôtes.

L'Olympia, dont le nouveau programme est un des plus gros succès de rire et d'émotion que nous ayons eu depuis longtemps à Paris, s'est décidé, pour satisfaire à de nombreuses demandes, à donner une série de matinées qui vont faire la joie des familles et des enfants :

Dimanche gras, lundi et mardi gras, matinées, à 2 h. 1/2, avec *Une heure de rire*, la Troupe chimiste, etc., etc. Mercredi, à 2 h. 1/2, 6^e Mercredi de l'Olympia, avec tout le programme du soir : Alexia et son Conte fantastique, les *Danses d'Ombres et de Lumières*, etc., etc. Jeudi, à 2 h. 1/2, grande matinée.

Les enfants recevront moitié prix à toutes les places aux matinées de lundi, mardi, mercredi et jeudi.

La direction du Moulin-Rouge, enchantée de l'énorme succès de la joyeuse férie, *En l'air, messieurs* ! vient de commander sa grande revue d'été aux mêmes auteurs, MM. Charles Guinot et Henry Moreau, par les traités de M. L. On parle déjà d'engagements sensationnels et les répétitions commencent fin mars. En attendant, MM. Moreau et Guinot font des recettes superbes avec *En l'air, messieurs* !

Assistance compacte, hier, aux Quat'z-Arts, pour la première de *Revue sur la mer* de Jacques Ferry, qui gusa encore les prévisions de la presse et l'ingéniosité des idées satiriques. Elle met en scène le ministre de la marine et la maîtresse infidèle de cet homme austère, personnifiés par l'auteur et par Mlle Dinah d'Alit, capiteuse et gaie comère.

Albert Chazy joue cinq rôles avec une verve étonnante. Rinn et Cadryères composent aussi quelques types très amusants. Le public faisait fête aux comédiens moqueurs et au dialogue incisif chaque fois que le rire fou dont il était secoué lui laissait une seconde de répit.

Le théâtre Fantasio (à côté des Variétés) annonce les dernières représentations de son spectacle attenant au Parisien et si amusant; avis aux quelques Parisiens qui n'ont encore pu applaudir ce merveilleux programme et les excellents artistes de ce théâtre (Tél. 439-36).

Hagenbeck Show.

Aujourd'hui, samedi 20 février, pas de représentation. Dimanche 21, lundi 22 et mardi 23 février, matinées à 2 h. 1/2.

Grande soirée de gala tous les soirs, à 8 h. 3/4. Les Parisiens qui n'ont pas encore vu le Hagenbeck Show sont rares, mais tous ceux qui l'ont vu veulent le revoir. Le spectacle est en fait d'ailleurs la peine, car jamais nous n'avons assisté à un dressage aussi particulier, aussi audacieux. Willy Hagenbeck, avec ses quatre-vingt-trois ours ou ses deux terribles lions, force tous les soirs les applaudissements d'une salle comble; Feldmann, avec ses huit lions et ses quatre tigres du Bengale, n'est pas moins applaudi, et Mülker, présent, est chaque soir l'objet d'une véritable ovation. Quant à Busch et aux autres numéros, tous d'un grand intérêt, ils com-

plètent l'ensemble de manière à en faire un spectacle unique au monde.

Chez Médrano, ce soir, débuts de « The great Provencian cyclists ».

Pour fêter le carnaval, matinées dimanche 21, lundi 22 et mardi 23. Au programme : Angustin et Hartley, sauteurs de tonneau; les Babusio, athlètes main à main; Lem-Put, imitateur, et la joyeuse troupe des clowns de chez Boum-Boum.

Le bureau de location est ouvert pour les matinées de demain, lundi et mardi au Cirque Médrano (téléph. 240-65).

Bal Tabarin. — Ce soir, fête des Clodoches; troisième grand bal masqué. Distribution de surprises.

Le nouveau programme de la Salle Charras obtient chaque soir le succès le plus difficile et le plus loyal. Il est vrai qu'il est difficile de composer un spectacle plus complet et plus artistique que celui qui réunit les noms de Le Bary et de Sorel dans la *Tosca*, les nouvelles séries de « Visions d'Orient » en couleurs, de Gervais-Courtellement; les danses grecques, etc. A la demande de nombreuses familles qui désirent y mener collègues et pensionnaires, la Salle Charras donnera pendant les jours gras deux matinées, demain dimanche et mardi 23 courant, à deux heures et demie.

Le Palais des Mirages continue à charmer les très nombreuses personnes qui vont l'admirer au musée Grévin. Comment ne pas être enthousiasmé en effet par ces visions féériques, par ces effets lumineux si merveilleux et si variés; les oreilles sont d'ailleurs aussi satisfaites que les yeux par la délicieuse musique de M. Gaston Paulin accompagnée d'une manière tout à fait suggestive de magnifiques spectacles.

Mogador est morte. La reine des bals du Prado n'est plus. Elle est décédée, hier, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, rue des Martyrs, dans l'asile de la Providence. Elle y vivait depuis quelques années, revivait ses souvenirs et rêvait à l'époque où elle était d'entre eux, un soir de joie et d'orgueil.

Elle s'appelait Céleste Venard. Comme le voulait la théorie de Balzac sur les noms propres, est-ce ce nom de Venard qui fit que, partie des plus beaux degrés de la société, elle devint comtesse ? Elle avait eu l'idée de venir un jour avec la Pomme (sur l'état civil, Elise Sergent) au bal du Prado. Elle y fut tout de suite célèbre; sa beauté, son esprit, lui firent de nombreux adorateurs, parmi lesquels Gustave Nadaud. Baptiste Céleste Mogador (on parlait déjà du Maroc, en 1841) elle partit tout à la fois Variétés, à l'Hippodrome, puis à l'Eglise. Cette fois, c'était en mariage; la danseuse du Prado épousa le comte de Chabrillan, le descendant d'une des plus anciennes et des plus estimées familles du Dauphiné. Elle devenait Mme Lionel de Moreton, comtesse de Chabrillan. Les nouveaux époux partirent pour faire le tour du monde. Qu'est devenu le comte de Chabrillan ? On ne le point. Ce Céleste Mogador revint seule, et comme si elle eût voulu prouver que les femmes ont tous les talents, elle se mit à écrire. Des romans d'elle, curieux, parurent : *Sapho*, *Miss Perceval*, les *Volontés d'or*; elle écrivit ensuite des *Mémoires* qui eurent un fort nombre de personnes qu'elle entra la publication. Elle eut ensuite l'idée malencontreuse de devenir directrice de théâtre; elle fit faillite aux Folies-Marigny.

Dès lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle s'efforçait d'ailleurs de faire oublier, sous les traits de la comtesse de Chabrillan, la Céleste Mogador, si fêtée, si adulée, si elle l'avait eu l'idée de se consacrer à la littérature, et si elle songea à la mort, la pauvre femme dut songer avant tout que les moindres passants s'inclineraient, avec respect, devant son cercueil... Paix à sa cendre !

Des lors, on n'entendit plus guère parler d'elle. Elle

